LE MONDE LIBERTAIRE

LE MONDE LIBERTAIRE

hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

www.monde-libertaire.fr

ISSN 0026-9433

N° 1641

du 23 juin au 6 juillet 2011

Mort aux vaches
Mort aux lois

Vive l'anarchie !

M 02137 - 1641 - F: 2,50 €

Editorial

C'est le dernier numéro de l'année. Et quelle année. Déceptions et gueule de bois après le mouvement social contre la réforme des retraites à la rentrée 2010, des pauvres bougres assassinés par la volaille en uniforme (au moins trois), des milliers d'autres traqués et expulsés pour défaut de papiers en règle, une Éducation nationale de plus en plus incapable d'enseigner quoi que ce soit avec qualité, une montée toujours croissante des intégristes religieux de tous poils – des musulmans aux (s)catho(philes) –, un retour de l'extrême droite parlementaire sur le devant de la scène politique, l'énergie nucléaire qui de nouveau fait preuve de sa dangerosité – sur le long comme le court terme –, des pays qui s'effondrent (Grèce, Islande et Irlande au premier chef), bref, *Le Monde libertaire* a, une année de plus, dû relater les horreurs, les injustices et les malaises d'un monde à la dérive, qui laisse les trois quarts de la planète dans la misère et la pauvreté, soumis à l'exploitation économique et à l'oppression politique. Et, pourtant, on n'en sort pas complètement abattus. Quelques lueurs d'espoir se sont tout de même manifesté. Plusieurs pays arabes se sont enfin débarrassé de leurs tyrans, d'autres essaient encore. On ne sait pas encore ce qui les remplacera, mais ces instants de rage et de révolution, ces intenses moments de liberté auront au moins permis de secouer le vieux monde et de remettre au goût du jour les velléités de changements sociaux et politiques. Et ce, bien au-delà des seuls centres névralgiques des révoltes arabes. En Grèce et en Espagne aussi, le peuple révolté contre le chômage, la corruption des sphères politiques et la vie chère se soulève. Tout n'est pas perdu, loin de là. Mais, tout le boulot reste à faire. Alors, une fois de plus, ne mettons pas notre engagement entre parenthèses, évitons de le vivre comme une routine parfaitement intégrée au mode de vie capitaliste et continuons à construire, dans nos chaumières et dans la rue, dans nos boîtes et nos bistrots, sur internet et dans nos journaux, cette révolte qui deviendra révolution.

Sommaire

Actualité

Mort aux vaches..., par J.-M. Raynaud, *page 3*

Une soirée aux urgences, par Félix et Mohamed, *page 4*

Syndicalisme d'été ?, par L. Barbesois, *page 5*

Solidarité avec Valéo Corée, par Isabelle et Sung-ai, *page 5*

Des brèves, un strip, *page 6*

Potkinisme

Le laboratoire des chèvres, par N. Potkine, *page 7*

Actualité fédérale

Petit bilan du 68e congrès de la FA, par J. Bournique, *page 8*

La convergence concrète avec les anarchistes, *page 8*

Arguments

De la pénurie de neurones en milieu médiatique, par M. Silberstein, *page 10*

International

Le zapatisme oublié, par G. Goutte, *page 14*

Histoire

Les diggers de San Francisco, par Y. Frémion, *page 16*

À lire

Osons l'utopie, par T. Guilabert, *page 19*

Anarcho-syndicaliste et féministe, par S. Fjeldsted, *page 19*

Mouvement

C'est pas du cinoche!, *page 21*

La Rôtisserie en péril, *page 21*

La plus phonique des radios, *page 22*

Agenda estival, *page 23*

Bulletin d'abonnement

Tarifs **France et étranger**

(hors-série inclus)

3 mois, 12 nos ◯ 25 €

6 mois, 25 nos ◯ 50 €

1 an, 45 nos ◯ 75 €

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :

Le Monde libertaire - 145, rue Amelot - 75011 Paris - France

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Abonnement de soutien

1 an, 45 nos ◯ 95 €

Pour les chômeurs, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363). (BIC: CCOPFRPPXXX)

Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

Directeur de publication: Bernard Touchais – Commission paritaire n° 0614 C 80740 – Imprimerie 3A (Paris)

Dépot légal 44145 – 1er trimestre 1977 Routage 205 – EDRB Diffusion Presstalis. Photos et illustrations de ce numéro: droits réservés.

Mort aux vaches, mort aux lois, vive l'anarchie !

Je n'ai pas l'habitude de dire du mal des collègues, mais...

Notre envoyé spécial à Brive-la-Gaillarde a réussi à retrouver l'adjudant Scrogneugneu qui officiait lors de la fameuse échauffourée. On s'assoit !

Brive, samedi matin. La gare est quasi déserte. Je réussis à trouver un taxi. Direction toute : le marché. Là, ça grouille de monde. Tous les bruits, toutes les odeurs, toute la gouaille d'un vrai marché de province. J'avise une vieille paysanne poilue à souhait qui harangue la foule à propos de ses canards et de ses bottes d'oignons. C'est, à l'évidence, un signe du destin.

— Bonjour madame. Connaîtriez-vous *Hécatombe*, la chanson de Georges Brassens ?

— Eh, boudiou, tu me prends pour un rastaquouère de la ville ! Bien sûr que je connais !

— Pardon madame. Mais sauriez-vous si l'adjudant Scrogneugneu, qui dirigeait la brigade à l'époque d'*Hécatombe*, est toujours en vie ?

— Ah, le vieux Amédée. Mais, bien sûr ! Tu vois le Café de la Plage, là. Il doit y être avec ses copains. Et ils ont déjà dû attaquer au blanc !

Quatre très vieux tapent le carton autour d'une bouteille de blanc. L'un d'eux a vraiment une tête de gendarme.

— Adjudant Scrogneugneu ?

— Oui, petitou, c'est pourquoi ?

— Vous en étiez lors de *Hécatombe* ?

— Et comment ! C'est même moi qui ai raconté l'histoire à Georges, un soir, à Paris. Chez Jeanne. Il était explosé. Il a écrit la chanson en vingt minutes. Nous étions morts de rire.

— Comment cela ?

— Ecoute, petitou, chez nous, ça a toujours été comme ça. Nos femmes sont belles comme la vie. Elles ont de grandes gueules et aiment la castagne. Alors, de temps à autre, dès qu'il s'agit de rosser les cognes, tout le monde se réconcilie !

— Eh bé ! Mais est-ce vous dont la tête était entre de gigantesques fesses et que l'on a obligé à crier « *Mort aux vaches. Mort aux lois. Vive l'anarchie !* » ?

— Obligé, mon cul ! J'aurais fait encore pire pour pouvoir rester davantage au sein de ce merveilleux fessier. Ça me rappelait la mêlée, à l'USB. J'y étais talonneur. Avec Domenech à mes côtés, comme pilier.

— Vous avez conscience de ce que vous êtes en train de dire ?

— Ah, les Parigos, vous êtes bien tous les mêmes. Vous confondez toujours le match et la troisième mi-temps.

— Comment cela ?

— Monsieur le Parisien ignore sans doute qu'à Brive, même si les gendarmes ont cette chance de recevoir des coups de mamelles et de côtoyer les fesses des femmes de la ville, le soir, on boit un coup ensemble en chantant « *Mort aux vaches, mort aux lois, vive l'anarchie !* ».

— Une dernière question, mon adjudant. Que pensez-vous de la condamnation d'un jeune homme pour avoir chanté l'*Hécatombe* devant une gendarmerie ?

— Je n'ai pas l'habitude de dire du mal des collègues, mais là, putain con mes couilles, ils ont dû attraper la maladie de la vache folle. Vous savez, la sarkosite. Ou bien le chef et le proc sont des sous-marins de la Fédération anarchiste qui ont décidé de s'amuser aux dépens du ministre de l'Intérieur et du nain. Dans les deux cas de figure, je ne saurais que trop recommander aux camarades, moi qui suis adhérent au Club du livre libertaire – j'ai vu Franck, récemment au salon du livre libertaire de Gaillac –, de lire *Le Capitalisme c'est le vol* de Jacques Langlois, en vente à la Librairie Publico, qui vient de sortir aux Éditions libertaires. Tout y est dit ! Mais, tu bosses pour quel canard ?

— *Le Monde libertaire*.

— Ah, *Le Monde*, j'aurais préféré *Sud-Ouest*, c'est plus lu, et ma mère y est abonnée !

Jean-Marc Raynaud
Groupe Nous autres
de la Fédération anarchiste

Une soirée aux urgences

Félix

Mohamed

Il est presque banal de dénoncer l'état de délabrement de ce qu'il est convenu d'appeler «le service public» et du service hospitalier en particulier. Sans interruption, depuis la politique de «modernisation» (du social-démocrate Rocard dans les années quatre-vingt) jusqu'à celle de la «révision des politiques publiques» (RGPP du néolibéralisme que Sarkozy, le casseur, incarne à merveille), il s'est agi de promouvoir un basculement des services rendus par le public vers le secteur privé. Capitalisme «triomphant» oblige. Les deux brefs témoignages qui suivent remplacent (en partie) de longs développements.

Une journée ordinaire aux urgences hospitalières. Le patient.

Tout a commencé par une main qui enfle à une vitesse peu maîtrisable. À l'origine de ce net désagrément, une morsure vache d'un charmant chat noir. Le médecin généraliste consulté décide qu'il est urgent de rallier les urgences de l'hôpital Saint-Antoine, spécialisé dans la chirurgie de la main. Ce que je fais, un peu inquiet tout de même.

Arrivée vers 18 heures. L'accueil est plutôt sympathique, l'inscription presque immédiate. La morsure par un chat fait plutôt sourire. Une partie du hall est occupée par de nombreux brancards, lits et fauteuils roulants, avec une population de «patients» très variée. L'un d'eux s'est visiblement échappé d'une chambre de dégrisement un peu avant l'heure. Tout semble paisible malgré les beuglements de ce dernier.

À 18 h 30, je prends place dans une sorte de salle d'attente ouverte sur le hall, qui fait antichambre à un espace de soins, entrée interdite. Tout va bien, il n'y a pas là foule. Je suis rassuré, la main n'a qu'à bien se tenir. Commence alors une attente qui devient de plus en plus inexplicable. Dans le hall, l'agitation médicale est continue. Au compte-gouttes, la porte des soins s'entre-ouvre et un heureux élu est appelé. Vers 23 heures, alors que certains «patients» ont filé (veinards ou inconscients), la sensation d'être oublié ou même exclu de cette agitation se fait de plus en plus vive. La sensation d'une aggravation de l'état de la main croît en intensité. Il est évident que manifester énergiquement son indignation n'a aucun sens; visiblement, le personnel soignant ne joue pas la montre. Bien au contraire. Je fais alors l'expérience de la fatalité prenant vie concrètement. Je suis loin d'être à l'agonie (heureusement pour moi), mais ma capacité d'attente tend à devenir infinie et mon sentiment d'avoir une réalité à peine distincte de celle de l'ectoplasme, *idem*. C'est sûrement ça l'exaltation transcendantale métaphysique.

Enfin, mon nom est appelé, il est alors 23 h 30. Je franchis enfin, heureux, la porte qui mène aux soins, tout en recouvrant mes esprits. Il était temps. Une accorte infirmière m'installe dans un box et après quelques relevés basiques, elle m'indique que je n'ai plus qu'à attendre le passage de l'interne de service. Questionnée sur cette attente prolongée (!), sa réponse évidente et attendue confirme que la diminution des effectifs et une affluence accrue ne peuvent que conduire à ce collapsus. Et les victimes sont aussi bien les patients que le personnel soignant. Nous sommes une douzaine dans la même situation, dans nos box respectifs, certains des patients sont accompagnés. Vers minuit trente, je renonce à la position allongée, qui m'avait été conseillée, pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Nous nous y retrouvons presque tous, et unanimement habités par une «juste» indignation et par une pointe de crainte. Autour de 1 h 30, l'interne, unique, un jeune homme barbu et visiblement fatigué, prend les choses en main. Pour ma part, le diagnostic est qu'il doit consulter l'orthopédiste, bien occupé ailleurs semble-t-il. Acquiescement contrit. Une heure après, il est de retour: il a été décidé de me bourrer d'antibiotiques et d'étudier la réaction à ce traitement.

Je suis alors transporté dans une grande salle, une sorte de salle des pas perdus, mais où chaque patient est entouré de cloisons basses mobiles. La circulation des lits et des fauteuils est incessante, mais discrète. Vers 4 heures du matin, ce même interne repasse et me propose de choisir entre finir la nuit chez moi tout en me demandant de revenir à l'hôpital le plus tôt possible dans la matinée, et rester à cette même place et attendre la visite d'un orthopédiste. Bien que je comprenne combien le lit que j'occupe est précieux dans la gestion des places disponibles, je décide égoïstement de ne pas bouger de place.

Cher lecteur, je ne voudrais pas t'ennuyer davantage. Vers 11 heures de cette matinée ensoleillée, un orthopédiste m'examine, puis disparaît sans autre forme de procès. Me voici à nouveau dans un flou préoccupant, mais que je vis avec difficulté cette fois. Le temps passant, énervé, avant de plonger dans un excès verbal aussi certain qu'injuste, je demande avec véhémence à une infirmière si elle dispose de quelque information me concernant. Suis-je appelé à ne plus sortir du mécanisme de traitement des urgences? Quelques minutes plus tard, j'apprends que je vais être opéré dans l'après-midi. Ce qui a bien lieu vers 16 h 30.

En résumé, vous qui aimez les chats, prenez bien garde à ce qu'ils ne prennent un malin plaisir à vous envoyer aux urgences hospitalières. On y est bien traité, mais c'est une bien redoutable épreuve d'initiation.

Ma main va plutôt bien, merci. Le chat aussi.

Une garde ordinaire aux urgences hospitalières. L'urgentiste.

J'arrive vers 18 h 20 dans le service des urgences. Un rapide coup d'œil à la salle d'attente des patients valides me permet d'apprécier la faible affluence, me laissant le secret espoir, un peu vain, que la nuit sera calme. Espoir vite démenti dès que je franchis le sas d'accès au service: tous les box sont occupés, la zone d'attente des alités est presque saturée et l'agitation dans le couloir est digne des grands soirs. Mon collègue de la journée est soulagé de me voir arriver: il me fait les transmissions, passe en revue les patients en cours de prise en charge; parmi eux, deux sont en salle de déchocage, avec des atteintes vitales graves, le réanimateur est prévenu, il doit arriver d'une minute à l'autre. Comme tous les soirs, les seules places disponibles dans l'hôpital sont celles du service post-urgence: c'est Byzance, il reste trois lits... Je jette un rapide coup d'œil sur l'écran d'ordinateur qui m'indique la situation de chacun des box, et me donne le degré d'urgence de leurs occupants. Le collègue de la journée s'en va, je salue les deux internes qui vont me seconder pour la nuit et je me dirige vers la salle de déchocage pour m'occuper des deux patients les plus graves (en jargon médical, ce sont des «tri 1»). Il me faut pas moins de trois heures pour finir la prise en charge, avec l'aide de mon collègue de réanimation, qui a pu débloquer un lit, mais pour le deuxième patient il faudra trouver une place de réanimation dans un autre hôpital: ce qui sera chose faite après une bonne heure et dix coups de fil. Pendant tout ce temps, je suis interrompu par les internes, qui viennent me solliciter à tour de rôle pour un avis, une orientation et pour voir d'autres patients. L'un des internes, un jeune barbu qui est débutant, me parle d'un monsieur mordu à la main par son chat: le chat est-il vacciné contre la rage? Le monsieur est-il

allergique aux antibiotiques ? À quoi ressemble la plaie, peut-il plier les doigts ? Depuis que je suis arrivé, il y a maintenant plus de six heures, je ne me suis pas assis plus de cinq minutes, et à chaque fois, c'était pour téléphoner ou répondre au téléphone : trouver une place, répondre aux familles, aux demandes du SAMU… Vers 1 heure 30 du matin, je monte en salle de garde pour manger un morceau et me détendre quelques instants. Même pendant ce bref moment le téléphone sonne : l'interne me dit que la plaie du monsieur mordu à la main par son chat n'est pas très belle, je lui dis que je descends le voir dans quinze minutes. De retour aux urgences, alors que j'allais me rendre près du monsieur au chat, l'infirmière me hèle : l'état de la patiente âgée amenée par les pompiers, celle qui est en box 4, s'est brutalement aggravé ; avec le brancardier, nous la transférons en catastrophe en salle de déchocage et je commence la réanimation – le réanimateur est au chevet d'un patient grave dans son service, il ne pourra pas se libérer tout de suite. Avec l'aide d'un de mes internes, un peu plus chevronné, je m'occupe de la vieille dame. Au bout d'une heure, elle semble tirée d'affaire, mais il va falloir refaire le tour des hôpitaux pour lui trouver une place en réanimation : je laisse la surveillante du service s'en occuper. La liste des patients en attente s'est encore allongée, la salle d'attente déborde : la routine… On me reparle du monsieur au chat, l'interne a fait appel au chirurgien orthopédiste de garde, qui l'a envoyé sur les roses. Je décroche le téléphone, je m'engueule avec le chirurgien, qui finalement propose de voir le patient dans la matinée, et dans l'attente, propose de le laisser repartir après quelques soins locaux et la prescription d'antibiotiques. Finalement, le patient préfère rester sur place, me dira l'interne. La fin de la garde s'étire en longueur, je vais pouvoir rentrer chez moi et prendre un peu de repos, après cette garde tout à fait banale…

F. et M.

P.-S. : si le premier témoignage est bien réel, le second ne l'est pas, mais il est écrit par un médecin urgentiste qui, après lecture de la mésaventure relatée ci-dessus, n'a eu aucun mal à imaginer un scénario plus que probable…

Syndicalisme d'été ?

« La référence anarcho-syndicaliste, au sens qu'elle revêt encore actuellement, apparaît en France au début des années vingt, d'abord dans la bouche et sous la plume des militants communistes, puis, très vite, comme référence revendiquée par les petits groupes syndicalistes anarchisants qui s'opposent vainement au nouveau parti. Dans cette naissance, interne au mouvement ouvrier français, apparaît sans doute le plus nettement le passage entre d'un côté un espace militant se passant de théorie, de l'autre un agencement où la théorie est essentielle, où l'impuissance à théoriser, à produire du discours théorique condamne à la marginalisation. »

Ainsi s'exprimait en 1984, à Venise, le camarade Daniel Colson, au cours d'un colloque sur l'anarchisme contemporain[1]. Il s'agissait, bien sûr, de l'entre-deux-guerres, mais nous étions nombreux dans le mouvement libertaire français à penser que le problème restait entier. La référence ultérieure à l'Espagne et à la CNT ajoutait, pour certains, au manque de propositions concrètes actuelles pour un courant syndicaliste antiétatique, œuvrant en dehors, contre les partis politiques.

Ça et là, dans l'actualité sociale, il y a, en ce début du XXIe siècle, des références à ce qu'a été l'anarcho-syndicalisme. On évoque la CGT du début du XXe siècle souvent pour dire que c'est une pratique statique, qui, au-delà du déclamatoire, ne mord pas sur la réalité. Les seuls aptes à ça étant, comme de bien entendu, les partis politiques. D'autres voix se font entendre et pas seulement pour se référer à l'âge d'or du syndicalisme français. Ainsi, dans *Le Monde libertaire*, nous nous faisons l'écho de luttes qui sont à mettre en parallèle avec les conceptions syndicalistes du mouvement libertaire.

Ainsi, à Valenciennes, le 7 juillet, est appelée une grève au niveau régional suivie d'une manifestation. Les syndicats CGT de Sevelnord, Renault Douai, Française de mécanique, Mercedes…, bref toute la métallurgie battante, ont décidé d'entamer la bataille contre la fermeture des trois usines de PSA à Aulnay, Valenciennes et Madrid. Dans la ville espagnole, leur contact de lutte est la CGT espagnole (« syndicat anarcho-syndicaliste de lutte de classe »). Internationalisation de la lutte syndicale ? Bon été !

Loulou Barbesois

1. *Anarcho-syndicalisme et luttes ouvrières*, Lyon, Atelier de création libertaire, 1985.

Appel à la solidarité internationale avec les travailleurs de Valeo Corée

Vingt mois après leur licenciement brutal, les travailleurs de l'usine de compresseurs de Valéo à Choenan, une des sept filiales de Valéo Corée, sont toujours en lutte pour la réouverture de leur usine. Le 1er juin, ils manifestaient devant l'ambassade de France à Séoul et occupent toujours l'usine. Malgré une direction coréenne qui n'hésite pas à utiliser la force, comme en août 2010, en leur envoyant une centaine de miliciens, ils ne baissent pas les bras et continuent à revendiquer leur droit à reprendre l'activité professionnelle qui les faisait vivre, eux et leur famille. Malgré leur détermination (l'occupation de l'usine, l'envoi par quatre fois d'une délégation en France qui occupe le siège de la multinationale à Paris, des manifestations à Séoul, à Choenan, etc.[1]), Valéo refuse tout dialogue social. Pour pouvoir tenir encore et poursuivre cette lutte, les travailleurs coréens et leur famille ont besoin d'un soutien financier international. Une caisse de solidarité, en place depuis le début de leur mouvement, est ouverte. Vous pouvez envoyer vos chèques à Publico, 145, rue Amelot, 75011 Paris, avec la mention « Soutien travailleurs Valeo Corée ».

Isabelle et Sung-ai

1. Pour plus de détails voir l'article du *Monde libertaire*, « Histoire d'une lutte », paru dans le n° 1636.

Brèves de combat

Durcissement en Grèce

L'appel à la grève générale est le troisième depuis le début de l'année lancé par les principaux syndicats du pays, GSEE (privé) et Adedy (public), pour dénoncer le nouveau plan d'austérité et de privatisations qui doit être voté au Parlement d'ici fin juin, afin de réduire la dette et le déficit du pays.

Répression en Syrie

Les témoignages sur les exactions du régime de Bachar al-Assad en Syrie, de plus en plus nombreux, sont également de plus en plus terribles par la violence qui en émane. De nombreuses vidéos amateurs montrent des policiers armés de machettes, hélicoptères et tanks tirant sur la foule, des maisons « nettoyées ». Des milliers de personnes ont passé la frontière turque et se sont installées dans des camps de réfugiés. Entre 5 000 et 7 000 en Turquie et près de 10 000 attendent à la frontière.

Exception

Une victoire syndicale, c'est si rare de nos jours ! Après quatre jours de mobilisation, les employés du Timhotel de la porte de Clichy ont réussi à obtenir un accord pour l'augmentation de leurs salaires. Une partie des jours de grève pourrait être récupérée en congés payés.

Acharnement policier à Poitiers

Le campement libre, anticapitaliste et autogéré de Poitiers a encore été détruit par la police nationale. S'ils ne lâchent pas l'affaire, les militants non plus ! Les policiers se sont ensuite emparés de tentes et d'autre matériel de camping. Aucun procès-verbal n'a été dressé pendant l'opération. Ils sont partis comme ils sont arrivés, juste avant l'arrivée d'un journaliste de la presse locale. L'opération visait visiblement à prendre par la force du matériel de camping, de la nourriture et des cartons où étaient inscrits des slogans politiques. Après les convocations répétées et les perquisitions chez les militants libertaires locaux, l'acharnement continue.

Répression contre les sans-papiers et leurs soutiens

Des sans-papiers tunisiens ont été victime de violences policières durant une manif sauvage à Paris, ainsi que des camarades les soutenant, frappés par la Bac.

Ben voyons !

La Cour de justice de la République a décidé de classer sans suite la plainte déposée par SOS Racisme contre Claude Guéant pour incitation à la discrimination raciale en raison de propos qu'il avait prononcés le 4 avril, en marge d'un déplacement à Nantes et à la veille du débat de l'UMP sur la laïcité. Parlant de l'islam, il avait dit : « *C'est vrai que l'accroissement du nombre des fidèles de cette religion et un certain nombre de comportements posent problème.* » Et voilà une décision qui va plaire aux islamophobes, xénophobes et racistes de tous bords…

Nucleare no grazie

Les Italiens se sont prononcés contre la relance de l'énergie nucléaire et la privatisation de l'eau. L'institut EMG avance le chiffre de 90 % de votes contre.

Discrimination négative !

En 2011, les hommes homosexuels ne peuvent toujours pas donner leur sang, ont rappelé lors de la Journée mondiale du don du sang, les associations SOS-Homophobie et Élus locaux contre le sida, jugeant l'exclusion « *discriminatoire et insultante* ». Alors que l'Établissement français du sang (EFS) alerte plusieurs fois par an sur le risque de pénurie, les gays sont « *toujours interdits – à vie ! – de donner leur sang, sans qu'une quelconque question relative à leur comportement leur soit posée lors du questionnaire préalable à tout don* », selon un communiqué des deux associations. SOS Homophobie s'est également dit « *révoltée et indignée* » après le rejet par l'Assemblée de l'ouverture du mariage aux homosexuels, dénoncé également par l'Association des familles homoparentales (ADFH), qui déplorent le « *retard injustifiable* » de la France.

VIH

Des centaines d'activistes venus du monde entier ont manifesté à New York pour appeler les pays riches à tenir leurs promesses et à ne pas reculer sur les objectifs d'accès aux traitements.

PAVÉ D'ANAR avec SADIA et MAZOCH — KROKAGA

Le laboratoire des chèvres

Le bon sens voudrait que les services secrets ne recrutent que des personnes d'esprit stable et de mœurs éprouvées. La lecture du livre de Jon Ronson, *The Men Who Stare at Goats* (*Les Hommes qui regardent les chèvres*), tend à jeter un doute à ce sujet.

Il raconte en effet, entre autres, l'étrange aventure du Goat Lab, le laboratoire aux chèvres, et du First Earth Batallion, le premier bataillon terrien. Dans ce laboratoire aux chèvres américain, on menait des recherches fascinantes ; par exemple, comment transférer les gènes qui permettent aux araignées de filer leurs fils (plus résistants que l'acier) à des chèvres qui produiraient un fil surpuissant dont on tisserait des gilets pare-balles d'une légèreté extraordinaire ? On testait toutefois aussi l'hypothèse selon laquelle un guerrier pourrait faire éclater le cœur de son adversaire. Par la pensée.

Car si Uri Geller peut ramollir une petite cuillère par la pensée, on ne voit pas pourquoi un US Marine échouerait à faire exploser le cœur d'un rastaquouère par la pensée.

On ne s'en tenait pas là, puisque l'invisibilité était elle aussi enseignée, simple extension de la notion de camouflage.

Tout ceci était l'œuvre du lieutenant-colonel Jim Channon. Il avait remarqué au Vietnam que la thèse du général Marshall selon laquelle seuls 15 à 20 % des soldats américains ont tiré sur leurs adversaires pendant la Seconde Guerre Mondiale était exacte. Les recrues normales n'aiment pas assassiner. Perturbé par une telle inefficacité, Jim Channon reçut de l'argent du Pentagone pour étudier plus de 150 organisations, sectes, thérapies énergétiques, ayurvédiques, cosmiques et karmiques, centres de rééquilibrage du Ki, écoles de communication avec les anges, laboratoires de vibrations éthériques et autres « instituts de malice » comme les nomme l'*Abrégé de Démonologie* de Jacques Vaquié (éditions Jeanne d'Arc). En 1979, Channon écrivit le First Earth Battalion Operations Manual. Les « Warrior Monks » les moines-guerriers qui composeraient le bataillon seraient équipés de régulateurs à ginseng, d'instruments de prophéties, se nourriraient de plantes « intensifiant la vision nocturne », de haut-parleurs diffusant des paroles de paix, ou des sons discordants en cas d'hostilité (on sait que, depuis le siège de Noriega au Panama ou de David Koresh à Waco et jusqu'aux séances d'interrogation à Guantanamo, l'armée américaine utilise l'arme sonore avec une certaine efficacité). Ils sauraient arrêter leur cœur volontairement et sans conséquences mortelles, calculer plus vite qu'un ordinateur et lire les pensées de l'ennemi.

Non seulement Jim Channon ne fut pas chassé de l'armée, mais on l'encouragea ! Car il savait parler. Ainsi, Channon ne proposait jamais une « retraite » de méditation. Retraite est un vilain mot, à l'oreille des militaires. Mais un « raid intérieur », voilà qui enthousiasme les guerriers.

Le First Earth Battalion Operations Manual contenait aussi des idées simples, à la source de la recherche en armes non-mortelles. Un soldat aura moins de scrupules à contrôler un ennemi qu'à le tuer, et les médias ne publieront pas de photographies de sacs en plastique noir pleins de viande américaine. Jim Channon est donc le père spirituel, et parfois direct, des haut-parleurs directionnels ciblant des ultrasons sur telle ou telle personne, du filet électrique délivrant des chocs électriques si on se débat, des grenades lumigènes d'intensité insupportable (effectivement utilisées par les unités antiterroristes pour désorienter quelques cruciales secondes les preneurs d'otages), voire de la très amusante (si l'on n'est pas sa victime) mousse collante, que l'on doit vaporiser sur l'ennemi et qui, en se solidifiant, le paralyse. En Somalie, pour la première et jusqu'à présent la dernière fois, la mousse collante fut utilisée devant une foule déterminée à remplir des sacs de plastique noir de viande américaine. Mais elle ne fut pas lancée sur les manifestants. Les soldats espéraient simplement créer un mur entre eux et leurs adversaires. Stupéfaits, les Somaliens virent ce drôle de mur blanc se solidifier. Puis avec l'esprit que donne parfois l'ignorance, une fois qu'ils en eurent vérifié la solidité, ils l'escaladèrent pour reprendre l'attaque.

Le Goat Lab dérivé des conseils de Channon aurait réussi à tuer des chèvres par la seule force de la pensée, selon Guy Savelli, un professeur d'art martial. Savelli aurait été le tueur, mais aurait refusé de continuer à tuer assez de chèvres pour que l'expérience puisse être statistiquement validée, ne souhaitant pas accumuler trop de mauvais karma. Il aurait néanmoins consenti à enseigner l'art du meurtre par la pensée. On ignore si Osama Bin Laden est déjà trépassé, mais Jacques Chirac et Denis Galouzeau de Villepin sont bien vivants.

Nestor Potkine
le bon berger

68e congrès de la Fédération anarchiste

Le 68e congrès de la Fédération anarchiste s'est tenu les 11, 12 et 13 juin à Corbigny dans La Nièvre. Près de 120 délégués se sont réunis dans une ancienne abbaye, désertée par les curaillons depuis la Révolution française et rebaptisée depuis « abbaye du Jouïr ».

La matinée du samedi a été consacrée à l'accueil des congressistes, l'adoption de l'ordre du jour et la composition des tables de séances. Le secrétaire général a ensuite fourni un rapport synthétique des secrétariats, suivi par les rapports des administrateurs des œuvres, du trésorier et des commissaires aux comptes. L'après-midi du samedi a été occupé par le débat sur la stratégie politique de la Fédération anarchiste, les orientations et débouchés pratiques. Ce débat a été suivi d'une réunion publique sur le thème « L'anarchisme, idées reçues » avec Philippe Pelletier.

La séance du dimanche matin a été consacrée au fonctionnement de la Fédération, notamment ses œuvres (la librairie, Radio libertaire et *Le Monde libertaire*). Un prochain congrès extraordinaire devra prolonger la réflexion sur notre journal menacé, comme l'ensemble de la presse militante, par la réforme liberticide de Presstalis. En attendant, son format hebdomadaire, comme sa présence en kiosque, sont confirmés.

Nos Principes de base, constituant le pacte associatif de la Fédération anarchiste, ont également été modifiés avec l'introduction de la lutte contre le sexisme, le patriarcat et les dominations de genre. Ensuite, le principe de la participation de la Fédération anarchiste à l'achat d'un nouveau local militant à Poitiers a été adopté. Enfin, la matinée s'est achevée sur la prise de parole des invités, notamment les collectifs dijonnais de l'Espace autogéré des Tanneries et Maloka, le Jardin potager collectif, des faucheurs d'OGM, Food not Bombs, Anarchist Black Cross.

Le dimanche après-midi a été occupé par la réunion de nombreuses commissions (stratégie, antifascisme, moyens de communication, liberté d'expression, énergie et environnement, etc.), puis par le rapport en séance plénière de chaque commission. S'en est suivi une soirée festive et musicale en plein air avec trois groupes locaux.

La dernière séance du lundi matin a été dédiée à l'adoption des mandats et des motions, pour se conclure par la nomination des divers secrétaires et administrateurs.

Nous ne pouvons terminer ce compte rendu sans saluer et remercier les groupes La Mistoufle de Dijon et La Vache noire de Chalons-sur-Saône pour leur accueil chaleureux et leur organisation parfaite de ce 68e congrès de la Fédération anarchiste.

Julien Bournique
Secrétaire aux Relations intérieures de la Fédération anarchiste

La convergence concrète avec les anarchistes

Ce texte, issu de la réflexion de plusieurs militants, a servi de base d'introduction au débat en séance plénière sur la stratégie et les axes d'intervention de la Fédération anarchiste lors de son 68e congrès à Corbigny (juin 2011). Il nous a semblé important de le publier ici et d'ouvrir le débat dans ces colonnes. Notons cependant que ce texte ne fit pas l'unanimité et qu'il ne saurait représenter la diversité des opinions de la Fédération anarchiste sur ce sujet.

Une situation objectivement favorable à l'anarchisme, mais...

Avec l'effondrement du bloc soviétique, le recul du stalinisme et du communisme autoritaire devait nous libérer la voie. Mais c'est la contre-offensive libérale (ou néolibérale) qui l'a emporté, avec ses trois corollaires : la droitisation de la social-démocratie, l'impasse de l'écologisme partidaire et le développement du postfascisme (en Italie d'abord avec Gianfranco Fini, en France ensuite avec Marine Le Pen). Parallèlement, le mécontentement populaire n'a jamais été aussi fort, non seulement dans la France de Sarkozy, mais aussi dans la Grèce ou l'Espagne dirigées par des socialistes, au Portugal et actuellement au Royaume-Uni.

Pour autant, le mouvement anarchiste et singulièrement la Fédération anarchiste restent faibles, et ne se développent pas. Alors que le mouvement social français a été défait en 2010, et que les révoltes grondent autour de la Méditerranée, la question de la convergence des luttes pour la révolution reste non résolue. Les acteurs du mouvement social anticapitaliste recherchent plus ou moins confusément cette issue où un puissant mouvement fédérateur submergerait un système économique intolérable et une organisation politique discréditée. Les élections cantonales en France de mars 2011 confirme en outre que le premier parti est celui des abstentionnistes. Il est désormais à peine nécessaire de démontrer la corruption et l'impasse des partis politiques dont le peuple français est majoritairement convaincu.

Les alternatives décousues

Toutes ces aspirations nécessitent une stratégie qui structure la convergence des individus et des organisations sociales, syndicales, politiques, associatives ou informelles, désespérés de l'impuissance à grouper les diversités œuvrant pour une société postcapitaliste et autogestionnaire.

À ce jour et en France, les réponses apportées n'ont pas été satisfaisantes. En 2010, le champ syndical a montré une fois de plus ses divisions profondes. À part certains secteurs, il a renoncé à son ambition historique de valoriser l'unité dans le monde du travail. Des organisations politiques ont tenté de rassembler sur des bases idéologiques hétéroclites, mais leurs efforts ont fait long feu.

D'autres encore, dans le cadre du mouvement altermondialiste, par l'intermédiaire de forums sociaux, internationaux ou locaux, essaient de travailler au « mouvement des mouvements », opposé au capitalisme néolibéral.

Ces divers types de réponses, auxquels nous nous associons parfois (forums sociaux, syndicalisme), sont des éléments d'une problématique de la convergence. Les «microrésistances», aujourd'hui si valorisées, sont à la fois le constat d'un échec à pouvoir rassembler plus largement et la reconnaissance que nos réalisations ne pourraient être que des contre-pouvoirs locaux.

Les anarchistes doivent avoir pour ambition, et stratégie, de participer encore à ces efforts, mais en proposant une autre direction : la convergence des groupements autogestionnaires à l'échelle des territoires, celui de la commune sans oublier le lien fédéral. Ce qui implique l'usage du décloisonnement sectoriel ou géographique, l'acceptation de la diversité organisationnelle et la conscience qu'il s'agit d'une construction à partir des capacités et volontés réelles des acteurs tels qu'ils sont et non tels que nous aimerions qu'ils soient.

Les alternatives à coudre

Nous ne partons pas de rien. Il y a eu récemment les coordinations locales intersecteurs qui sont apparues au cours du mouvement sur les retraites sur la base d'un fonctionnement autogestionnaire, à partir d'assemblées générales souveraines et avec des pratiques d'action directe. Pour le moment, ces coordinations sont en veille, après s'être dotées d'outils de coordination.

Il y a aussi les groupements les plus divers de type Amap qui, au-delà de leurs insuffisances, offrent l'intérêt de réfléchir à nouveau sur les modes de production et de consommation, de promouvoir de nouvelles pratiques à la limite de l'économie marchande (produits sains, agriculture biologique ou raisonnée, circuits courts, convivialité, démocratie directe, etc.).

Il est réjouissant et fondamental de constater que ces mouvements sont largement nés en dehors du mouvement anarchiste, mais qu'ils en portent bon nombre de ses idées ou pratiques. Cela confirme que le projet sociétal anarchiste n'est pas un dogme, mais qu'il est présent dans les aspirations des individus et des sociétés.

Les anarchistes sont nombreux à s'y engager et sont confrontés à divers défis entremêlés, comme le risque de la bureaucratisation (avec une possible multiplication des permanents, d'abord pour des motifs «techniques», puis de plus en plus dans une position de contrôle, sinon de défiance vis-à-vis de la base), l'inféodation à des institutions officielles et administratives (*via*, notamment, la demande de subventions).

La présence résolue des anarchistes dans ces groupements est essentielle non seulement d'un point de vue stratégique mais également d'un point de vue humain car la désintégration sociale s'accélère.

Pour le moment, les groupements autogestionnaires ne font peur à personne. Mais s'ils s'étendent et s'ils gagnent les couches les plus défavorisées, ils menaceront bien des intérêts. Il faudra savoir résister et s'opposer encore plus nettement à ce moment-là. Il faut déjà s'y préparer, au moins dans les esprits. La présence anarchiste n'en est que plus souhaitable dans cette perspective.

Dépasser le clivage léniniste réforme ou révolution

C'est sur ces questions concrètes que doivent s'engager les anarchistes, sans avoir peur de se faire taxer de réformistes. L'opposition binaire entre réforme et révolution relève d'ailleurs d'une culture léniniste qui n'est pas la nôtre, mais qui, après mai 1968, vu notre faiblesse, nos insuffisances et l'inclination pour le romantisme révolutionnaire chez certains, nous ont trop éloigné du terrain concret. Le peuple et les classes travailleuses, qui n'ont jamais été aussi nombreuses dans le monde mais dont la conscience de classe reste faible, n'ont pas besoin de dogmes ou de grands discours, mais de solidarité concrète à partir de laquelle se fondent, si possible, une réflexion et un débouché révolutionnaires.

Au cours de leur longue histoire, les anarchistes ont souvent contribué à mettre en œuvre des outils facilitant la convergence. Ces outils, de l'Association internationale des travailleurs à la Fédération des Bourses du travail en France, des organisations syndicales aux groupements coopératistes ou mutuellistes, ont souligné une éthique libertaire d'entraide et de solidarité comme ferments nécessaires pour résister à l'injustice. Notre mémoire collective se souvient de ces participations souvent décisives, car ce fut aussi l'occasion de réaliser des groupements humains conformes à la société que nous appelons de nos vœux.

Toutes choses égales par ailleurs, la construction de la convergence de collectifs autogestionnaires au début du XXIe siècle représente un enjeu similaire à la construction du syndicalisme au début du XXe siècle. Le contexte n'est pas identique, mais les mêmes erreurs (purisme, dogmatisme, velléitarisme, insouciance) ne doivent pas être renouvelées vis-à-vis des dérives politiciennes et autoritaires qui se profilent.

Cucurbites ? Assez !

De quelques considérations sanitaires, scientifiques, économiques et médiatiques entremêlées

« [...] *J'ai fait tambouriner le concombre fugitif dans toutes les rues de Granville. J'ai promis à qui me le ramènera, vivant ou mort, des récompenses épatantes. Mais je n'ai pas confiance. Il est probable que celui qui le tient, le tient bien... Seulement, s'il s'imagine qu'il va le conserver en cage comme un serin, ou en bocal, comme un cornichon, il n'y a rien de fait... Il faut de l'indépendance et de la liberté à ce bougre-là !* » (Octave Mirbeau, 1894)

Marc Silberstein

Groupe Louise-Michel
de la Fédération anarchiste

Au cours des sempiternelles résurgences de discours inspirés par l'« écologie profonde » (*deep ecology*), il n'est pas rare d'entendre – y compris malheureusement au sein du mouvement anarchiste – que la nature est bonne et munificente, que tout ce qui est naturel s'avère bénéfique, que l'artificiel ne produit que dangers et menaces, et que ce sont les humains, leur science et leurs technologies qui pervertissent ce bel équilibre, cette harmonie de la nature. La nature est prodigue pour qui sait la respecter, pour qui sait se montrer humble à son encontre. Il s'agit là d'une conception miséricordieuse de la nature... Les tremblements de terre et tsunamis qui déciment à qui mieux mieux, le virus HIV et ses 30 millions de morts, l'onchocercose (cécité des rivières) qui touche 37 millions de personnes en les rendant aveugles, essentiellement en Afrique, le paludisme et ses plus ou moins 3 millions de morts annuels, principalement des enfants de moins de 5 ans et des femmes enceintes[1], et tellement d'autres exemples, tout cela ne suffit pas à balayer définitivement de telles fadaises des cervelles les plus conformistes, ou les plus vides... Les adorateurs de la nature comprise comme une entité quasi consciente et bienfaisante, voire bienveillante, en sont encore une fois pour leur frais : rien de plus naturel que le colibacille *Escherichia coli* O104 : H4 qui, en compagnie de la cucurbitacée espagnole accusée d'en être le vecteur, a récemment défrayé la chronique – prenant ainsi la place de DSK dans le tourbillon médiatique. Il ne s'agit en aucun cas d'un OGM (organisme génétiquement modifié), simplement d'un « ONGM » (organisme naturellement génétiquement modifié). Les colibacilles sont présents dans la microflore commensale de l'intestin des mammifères[2] et sont généralement d'une totale innocuité pour les porteurs. Mais il arrive qu'ils deviennent pathogènes quand ils entrent en contact avec un autre hôte ou qu'ils incorporent de nouveaux gènes – en l'occurrence codant des toxines – par un mécanisme appelé transfert horizontal de gènes, courant chez les bactéries. O104 : H4 fait partie de ces souches dangereuses, bien qu'avec moins de 40 morts, on ne puisse pas en faire un tueur en série comme dans le scénario alarmiste que les médias ont apporté sur les plateaux (de télé ou de hors-d'œuvre).

Les médias dans le lisier

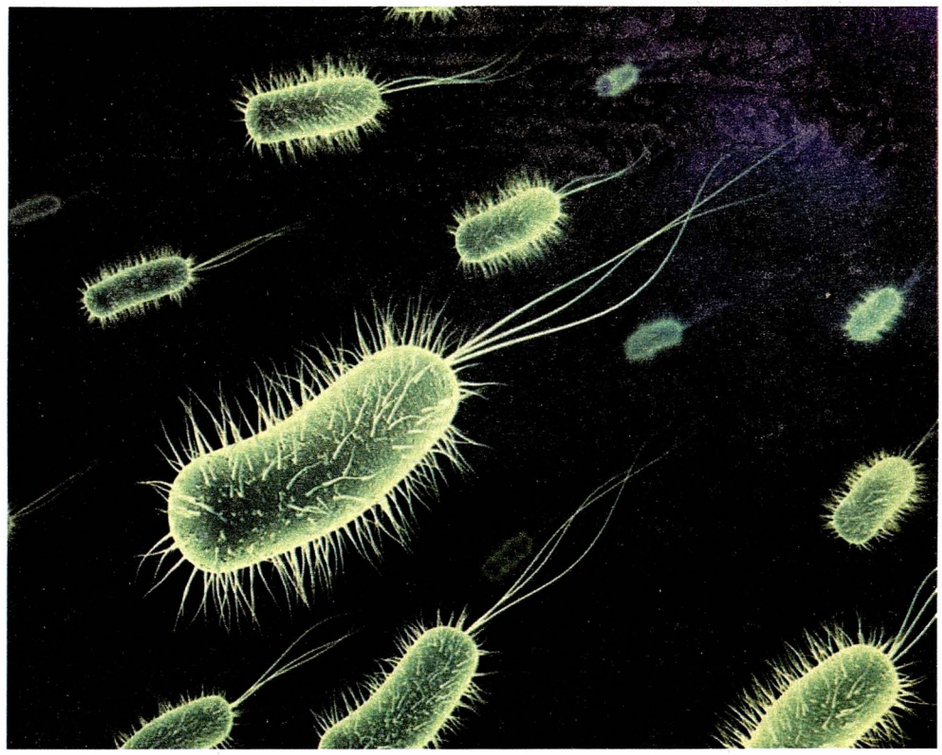
Les médias de masse (principalement la télévision) ont fait leurs choux gras avec le concombre andalou. Avant de se raviser, de s'interroger – attention, roulement de tambours – à propos d'autres légumes, avec de grandiloquents effets de manches et en usant d'expressions aussi débiles que « *le mystère de la bactérie tueuse* ». (Parle-t-on de « *virus tueurs* » à propos des virus de la grippe qui, chaque année, font en moyenne un millier de morts en France ?) Et pour revenir à ces maladies évoquées ci-dessus, ces maladies que l'on sait soigner ou dont on sait largement diminuer l'impact par des mesures de prophylaxie vaccinale ou d'hygiène élémentaire[3], mais que l'ordre économique mondial empêche de mettre en place, constatons que ce ne fut que silence et oubli. À l'occasion de ce qui n'apparaît finalement que comme un dysfonctionnement passager de nos systèmes de protection agrosanitaire, qui nous mettent, nous Occidentaux, largement à l'abri, a-t-on entendu parler du paludisme, la plus importante parasitose qui soit, ou de l'onchocercose, ou tout « simplement » de la famine et de la malnutrition quasi endémiques qui, selon la Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO), ont affecté 925 millions d'individus en 2010[4] ? S'est-on offusqué, dans nos télés hypnotisées par DSK et consorts, de toutes les calamités *maîtrisables* qui impactent chroniquement et massivement les pays pauvres ? Non, c'est ainsi : les maladies des gueux du tiers-monde n'attisent jamais, ou si rarement, l'attention des médiateurs de l'information de nos contrées, si prompts, cependant, à défaillir quand une micro-épidémie vient frapper nos gras pays.

La télé, degré zéro de l'information

Soit, mais cet événement à la couverture médiatique disproportionnée aurait pu servir de prétexte pour évoquer, expliquer, rendre compte des énormes problèmes afférents à l'agriculture capitaliste. Mais comment envisager cela quand la pratique journalistique standard est de préférer gaspiller l'attention du public avec des termes dignes de gazettes sensationnalistes s'entichant des aventures macabres d'un tueur en série... Alors non, au détour d'un reportage sur les affres du concombre, il n'aura pas été question des néfastes pratiques agriculturales aux importantes répercussions sur les micro-organismes du sol, et donc sur l'émergence d'organismes pathogènes jusqu'alors inconnus, pour lesquels les antibiotiques usuels seront souvent inopérants (dans une période où l'industrie pharmaceutique se dispense, pour des raisons de sous-profitabilité, d'investir suffisamment dans la recherche en ce domaine). L'agression des sols par divers moyens mécaniques et chimiques cause deux phénomènes distincts, mais pouvant interagir : (i) la mise au jour de réservoirs de virus, bactéries ou vers pathogènes jusqu'alors pas ou très peu susceptibles de rentrer en contact avec les humains ; (ii) une modification des taux d'évolution de ces organismes par la modification des biotopes, donc la sélection possible de souches ou d'espèces davantage virulentes. Il n'aura pas été question non plus de la déforestation d'immenses zones du sud-est asiatique, d'Afrique, d'Amérique du Sud, qui est également une cause majeure de l'exhumation d'agents pathogènes dont le potentiel de dangerosité est considérable. Il n'aura pas été

question non plus d'une hypothèse biologique plausible selon laquelle des souches pathogènes peuvent être sélectionnées à cause d'une situation inédite dans l'histoire de l'humanité : l'industrialisation de l'élevage du bétail, ainsi que la massification des élevages, situation dans laquelle c'est alors la densité et la proximité des bêtes qui facilitent la transmission des agents pathogènes (on parle même de métapopulation, car, d'une manière ou d'une autre, les grands troupeaux n'en forment qu'un à l'échelle mondiale). Dans plusieurs grands pays d'élevage, le bétail est piqué aux antibiotiques, à la fois pour des raisons de prophylaxie infectieuse et pour des raisons d'augmentation du volume de la masse musculaire (faire plus de viande). Ces antibiotiques à l'usage ici partiellement infondé détruisent des souches bactériennes et, donc, en sélectionnent d'autres, lesquelles peuvent être pathogènes pour les espèces en rapport avec ce bétail, dont l'espèce humaine bien sûr. C'est un processus darwinien : dans un environnement donné, les organismes qui ne sont pas affectés par une modification du milieu, ici, l'irruption des antibiotiques, survivent, croissent, se multiplient, supplantent les organismes autrefois coprésents. Les individus ainsi sélectionnés peuvent être pathogènes. S'ils le sont et s'ils sont sursélectionnés, on voit donc à quelle fâcheuse situation on aboutit. De surcroît, parmi ces souches ou espèces virulentes, certaines peuvent être à la fois extrêmement dangereuses et insensibles aux antibiotiques courants parce qu'elles peuvent, outre une pathogénicité préoccupante, avoir également développé une antibiorésistance qui nous rend médicalement démunis. Le mécanisme de transfert horizontal de gènes que j'évoquais plus haut est aussi responsable de cette capacité à développer une insensibilité aux antibiotiques usuels. Le cycle « agents pathogènes contre lesquels il faut lutter avec des antibiotiques, antibiotiques qui les éliminent, mais qui sélectionnent des pathogènes résistants à ces mêmes antibiotiques, et contre lesquels il faut donc inventer d'autres antibiotiques, qui eux-mêmes... » est enclenché. Les biologistes ont l'habitude de parler de course aux armements pour décrire cette situation. Elle n'est pas choquante dans l'absolu, car elle résulte du fonctionnement normal des écosystèmes bactériens et de leurs interactions avec les mammifères, mais elle le devient dès lors que ces processus normaux sont viciés par la marchandisation des conditions mêmes de l'existence des humains.

Un autre phénomène concourt à l'augmentation de l'incidence des maladies transmissibles par des vecteurs animaux (comme le paludisme, transmis par des moustiques) : l'érosion de la biodiversité. Les biologistes ont montré que dans une zone donnée où il existe un agent pathogène, une espèce vectrice (qui transmet l'agent pathogène), des cibles (des humains, par exemple) et des espèces pouvant héberger ces agents, mais qui ne les transmettent pas – c'est pour cela qu'on les appelle des hôtes tangentiels ou « culs-de-sac » –, l'impact de la maladie transmise, par un effet de dilution, est moindre que dans les zones où les espèces culs-de-sac n'existent pas ou ont été éliminées par une action humaine. On voit donc que les pertes de biodiversité, pour des raisons de surexploitation des milieux, de chasse excessive, etc., peuvent avoir ce type de conséquences, moins visibles que celles auxquelles on pense spontanément. Une dernière remarque s'impose ici : c'est principalement dans les pays pauvres que se combinent déforestation, érosion de la biodiversité, saturation des terres arables, détresse sanitaire, malnutrition, sous-équipement hospitalier, etc., et, par conséquent, que les conditions maximales sont réunies pour que se déclenchent des drames sanitaires massifs. Cependant, même dans des pays riches qui ne combinent pas tous ces facteurs, les problèmes de biodiversité peuvent provoquer des augmentation de la prévalence de certaines maladies, comme la maladie de Lyme aux États-Unis, suite à la chute des effectifs de populations de petits mammifères culs-de-sac.



Ces phénomènes, s'ils restent ainsi incontrôlés – et rien n'indique qu'il en sera autrement dans des délais favorables –, augurent de nouvelles crises sanitaires potentiellement de grande ampleur dans ces pays aux infrastructures sanitaires sous-développées, aux endettements colossaux et, souvent, aux régimes politiques autoritaires, particulièrement dédaigneux du bien-être des peuples. Dans un monde globalisé, ces relations systémiques (c'est-à-dire quand se forme un système d'interactions intriquées) entre problèmes écologiques, structure démographique (concentration des populations), défaillance des moyens de santé, subordination économique, endettement, malnutrition (donc immunodéficience), surexposition à des pathologies endémiques affaiblissant déjà les populations et/ou malnutrition – propices à ce qu'on appelle les maladies opportunistes[5] –, éventuellement poids de la religion, dictatures, confiscation des ressources, et j'en passe, forment un écheveau de causes et d'effets au sujet desquels nous avons des connaissances et des moyens d'analyse, mais tout cela ne rentre pas dans les cases préformatées des journaux télévisés de notre gras pays.

Konkombres, nein danke

Ainsi, des légumes prétendument contaminés ont enclenché la machine à fantasmes. Le concombre espagnol attaquant des Allemands ! Poncifs sur l'Europe du Sud contre l'Europe du Nord. La contamination ne pouvait venir que du pays producteur, pas du pays acquéreur, ma bonne dame. Au moment où j'écris ces lignes, il est établi que la contamination est postérieure à la phase de production, que la source contaminante se trouve en Allemagne. Eh oui, les médias porte-voix des peurs dérivatives ont gravement porté atteinte à la présomption d'innocence du concombre espagnol. (Sans parler, dans le cloaque complotiste qui caractérise notre époque, des pourvoyeurs de la thèse d'une bactérie génétiquement recombinée à des fins terroristes.) Ce qui les a surpris, c'est le pic létal de cette souche dangereuse d'une *E. coli* entérohémorragique (provoquant de

dangereuses diarrhées sanglantes), tout en oubliant de signaler que sur notre continent, où les moyens hygiéniques et sanitaires sont courants, les *E. coli* pathogènes (comme celle qui provoque ce qu'on appelle communément la « maladie du hamburger », car présente dans les steaks hachés insuffisamment cuits) occasionnent le plus généralement des diarrhées faciles à soigner – mais il y a certes toujours des cas plus graves –, alors que des causes bactériennes analogues ont des conséquences bien plus graves dans les pays pauvres. En effet, ici, bien laver ses légumes, cuire suffisamment son hamburger et passer fréquemment sur la table un coup d'éponge imbibée de Javel est simple, peu coûteux, anodin. Là-bas, ces gestes élémentaires s'avèrent irréalistes.

Mais surtout, porter l'attention sur le problème du produit (l'offense faite au concombre) occulte l'essentiel : le formatage et le calibrage des produits alimentaires ne constituent pas, selon la croyance inepte d'*une partie* de l'écologisme actuel[6], un affront à la nature nourricière et bienveillante. Le pire est qu'ils sont la cause du formatage et du calibrage de la vie des travailleurs contraints de se vendre pour presque rien dans les fermes-usines qui déversent fruits et légumes sur les marchés européens. Les sous-payés, les exploités, les ratonnés parfois[7], triment pour produire à bas coûts les masses de fruits et légumes que nous consommons. Les médias de masse, encore une fois, n'ont pas fait leur travail, ou plutôt l'ont très bien fait : en occultant des réalités sociales, avérées et non pas fantasmées, au sujet des méthodes agriculturales de la région d'Almeria et des immondes conditions de travail qui y règnent. Ces mêmes médias sont, il est vrai, plus enclins à évoquer avec une certaine bonhomie – alors qu'il faudrait les ridiculiser – les diocèses, comme ceux de Laval et de Beauvais, qui, en ces temps de sécheresse, ont organisé des processions et des prières pour « *demander la pluie* »[8]. Le débat, certes technique, sans doute rébarbatif, sur l'irrigation, la fourniture d'eau, l'agriculture intensive, attendra…

Encore des débats confisqués

Pendant des décennies, les médias alternativement concombrophobes et cocombrophiles ont dénié qu'il puisse exister des méthodes rationnelles d'agriculture écologiquement responsable. Leur autre fonds de commerce idéologique consistait à ridiculiser la lutte des antinucléaires. La quasi-concomitance d'une microcrise sanitaire aux implications sociétales si importantes et de la macrocrise environnementale de Fukushima qui déclenche des interrogations inédites au sein d'une part croissante des populations concernées est saisissante. Pourtant, il n'en résulte quasiment rien, en termes de prises de conscience, de gain de connaissances, de solutions, d'indignation même, pour prendre un mot qui a fait sourire ces mêmes médias condescendants. Bien sûr, leur propension aux commentaires dilatoires est en ce moment comblée grâce à Chirac proclamant qu'il votera pour Hollande. Plus facile de gloser sur ces fariboles que de réfléchir…

Fukushima est le lieu réel et le lieu symbolique d'un monde qui bascule dans ce qui pourrait être un monde postnucléaire (en sachant que cela demande nécessairement du temps, beaucoup de temps). Mais les irréductibles Gaulois confinés dans le chaudron radioactif au-dessus duquel s'agitent Anne Lauvergeon, la propagandiste en chef de la nucléocratie française (même si elle vient tout juste de se faire lourder[9]), Sarkozy, Besson, Proglio et toute leur clique qui font grésiller les compteurs Geiger de leurs fantasmes d'indépendance énergétique n'écoutent rien. La pantalonnade de l'affaire DSK, bientôt suivie par les rodomontades d'un Luc Ferry obsédé par son reflet dans le miroir télévisuel – et la télévision se pâmant devant le philosophe mondain –, puis l'épisode de la bactérie, que je ne mets évidemment pas sur le même plan que ces exhalaisons fétides de la bourgeoisie[10], tout cela contribue, *via* la collusion des médias de propagande et des politiques, à saper les velléités d'un débat de grande ampleur à propos de la question des choix énergétiques. Pour ne prendre que deux exemples, en 2010-2011, la télévision a offert d'indécents temps d'antenne à ces charlatans que sont Claude Allègre, climato-sceptique infect, nucléolâtre obscène, et les frères Bogdanov, escrocs intellectuels notoires, dont le dernier livre, consacré à une origine divine du cosmos, abondamment médiatisé par le télécrétinisme béat, est préfacé par leur meilleur ami : Luc Ferry. Ferry, voleur des deniers publics quand il touche 4 500 euros par mois pour un travail d'universitaire qu'il n'effectue pas, escroc moral quand il fait entrer au Conseil d'analyse de la société (une mascarade gouvernementale, un cénacle de jean-foutre dégoisant sur la société) Amélie de Bourbon-Parme, épouse d'un des frères Bogdanov… On y trouve aussi un islamologue, un curé[11], un rabbin, la directrice générale en charge des relations extérieures du laboratoire Servier, fabricant du Mediator ! La puanteur de la bourgeoisie de caste, vous dis-je.

A-t-on pu entendre les arguments de la Criirad, du Réseau Sortir du nucléaire, de l'Observatoire du nucléaire (Stéphane Lhomme), l'association NégaWatt, les ingénieurs qui réfléchissent aux alternatives énergétiques crédibles, etc.? Non, bien sûr, il fallait que Ferry, Allègre, Bogdanov puissent vider leurs outres à fatuité sur les scènes télévisuelles. Et dernièrement, pendant que nos télés pratiquaient le si prisé micro-trottoir (la forme la plus crétine du pseudo-journalisme) à des chalands arpentant les marchés l'air hagard devant des étals où s'amoncelaient moult cucurbitacées esseulées, nos télés dociles, ou indigentes, c'est selon, s'abstenaient de fournir des éléments intelligibles aptes à fonder un débat critique sur l'obsession nucléaire du gouvernement français et de ses affidés industriels.

Conclusions incomplètes...

I. Où l'on voit, hypothèse raisonnable, que l'organisation sociale détermine les conditions écologiques, plutôt que l'inverse : si les lieux et conditions de travail tels qu'ils existent de nos jours étaient interdits et remplacés par des coopératives libertaires de production, où le travail ne serait pas la valeur cardinale, où la productivité ne serait pas l'objectif unique, où la concurrence de tous contre tous n'était pas la règle d'airain, etc., alors les procès de production et les produits seraient qualitativement si différents de ce qu'ils sont en contexte ultralibéral que nombre de problèmes environnementaux liés au productivisme seraient éliminés, au moins grandement atténués. Cela ne garantit pas nécessairement des produits sains (pour des raisons de place, je n'entre pas dans les détails de tous les processus possibles, ou pas encore connus, qui peuvent provoquer une crise sanitaire, même dans des filières bio), mais il est certain que cela détermine l'aspect le plus important du problème : la mise en place de conditions de travail dignes, hors de l'autorité des chefaillons et du diktat des cadences intolérables.

II. Où l'on voit que la multiplication de médias indépendants doués d'une véritable curiosité et d'une éthique des savoirs propagés est d'une importance capitale. *Le Monde libertaire* se doit de continuer dans cette voie. Lecteurs, auteurs, les deux ensemble, nous comptons sur vous ! **M. S.**

---

1. Si la prévalence du paludisme continue à son rythme actuel, le taux de mortalité pourrait doubler dans les vingt prochaines années.

2. Un organisme commensal est un organisme vivant aux dépens d'un autre mais qui ne lui cause pas de dommage (contrairement au parasite).

3. Action ayant pour but de prévenir l'apparition ou la propagation d'une maladie.

4. Un rapport de 2011 de la FAO, « Global food losses and food waste », montre qu'un tiers des aliments produits sur Terre est perdu ou gaspillé chaque année. Le gaspillage alimentaire des pays riches équivaut à l'ensemble de la production alimentaire de l'Afrique subsaharienne.

5. Par exemple, la rougeole, maladie virale bénigne dans les pays riches, est un fléau dans les pays pauvres, avec environ 350 000 morts par an. Maladie infantile, le prélèvement démographique touche donc essentiellement les petits. De plus, les séquelles sont souvent très lourdes, avec des cécités, des encéphalopathies causant des infirmités, etc. Vaccination, hygiène, nutrition correcte font que la prévalence de cette maladie est minime dans les pays développés.

6. Loin de moi l'idée de décrire sous le même vocable, en l'occurrence « *écologisme* », tous les gourous mystico-naturistes, les névrosés du cri de la carotte et autres prédicateurs de l'apocalypse technologique. Reste qu'une partie du mouvement écologiste est profondément irrationnelle, inculte et donc dangereuse, aussi bien pour l'action révolutionnaire et la lutte des classes que – faux paradoxe – pour la quiétude de la biosphère. Loin de moi, bien entendu, la tentation, comme chez certains, de prendre à mon compte les propos d'un Luc Ferry, qui, dans son livre de dénonciation de l'écologisme, *Le nouvel ordre écologique* (1992), instaure notamment une filiation explicite entre nazisme et écologie, ou encore d'établir une filiation univoque entre les linéaments religieux d'un certain écologisme radical et la pensée écologique scientifique, rationnelle, anticlassiste que devrait porter la Fédération anarchiste.

7. Voir notamment les articles « Souvenir d'Andalousie : au sujet de l'exploitation dans les domaines agricoles » et « Sur les terres d'Almeria » de Ramòn Pino (*Le Monde libertaire*, n° 1625 et 1633, monde-libertaire. fr). Voir aussi *Le Goût amer de nos fruits et légumes. L'exploitation de migrants dans l'agriculture intensive en Europe*, Forum civique européen, 2002.

8. Comme l'explique le père Marie-François Perdrix, du Meslay-du-Maine, il s'agit d'affirmer ainsi que « *la science n'a pas de réponse à tout, et de manifester que Dieu intervient aussi dans la vie de tous les jours, en lui demandant de venir bénir la terre : il ne suffit pas de se tourner vers les assurances, ou de chercher une réponse scientifique* » (*La Croix*, 5 juin 2011).

9. Et défendue avec émotion par le mitterrandien François Hollande. Ingénieur du corps des Mines, et après avoir occupé des postes dans l'industrie sidérurgique, puis au Commissariat à l'énergie atomique, Anne Lauvergeon devient une proche collaboratrice de Mitterrand, spécialisée dans les questions de stratégie économique. Elle dirige ensuite une grande banque d'affaires franco-américaine, avant d'entrer dans les hautes sphères d'Alcatel. C'est DSK qui la nommera PDG de la Compagnie générale des matières nucléaires, qui deviendra Areva sous son impulsion. Avant sa toute récente éviction, ses dernières rémunérations connues s'élevaient à 1,12 million d'euros par an.

10. « *Ce n'est pas de ma faute si les âmes, dont on arrache les voiles et qu'on montre à nu, exhalent une si forte odeur de pourriture* » (Octave Mirbeau, *Journal d'une femme de chambre*, 1900).

11. Il s'agit du père Alain de La Morandais, qui anime avec le rabbin et l'islamologue sus-mentionnés une émission œcuménique, Les Enfants d'Abraham, sur la télé Direct 8. Un hasard sans doute... Dans une récente édition du journal *Direct Matin*, le télécuré n'y va pas avec le dos de l'encensoir au sujet des drogues : « *Directement, le christianisme ne dit rien à ce sujet. Mais la présence des drogues, dont le trafic est lié à la passion corruptrice de l'argent, laisserait penser qu'elle est un signe récurrent de la présence du Diable. Non seulement parce que la déchéance et la mort rôdent autour de cette addiction, mais aussi parce que la dépendance qu'elle engendre ressemblerait à une sorte de possession. Mais il n'y a pas d'exorcisme religieux pour libérer les drogués. La présence funeste du Diable se lit à livre ouvert dans nos sociétés.* » Voir note 8...

Le zapatisme sur le chemin des oubliettes ?

Guillaume Goutte

Groupe Salvador-Segui de la Fédération anarchiste

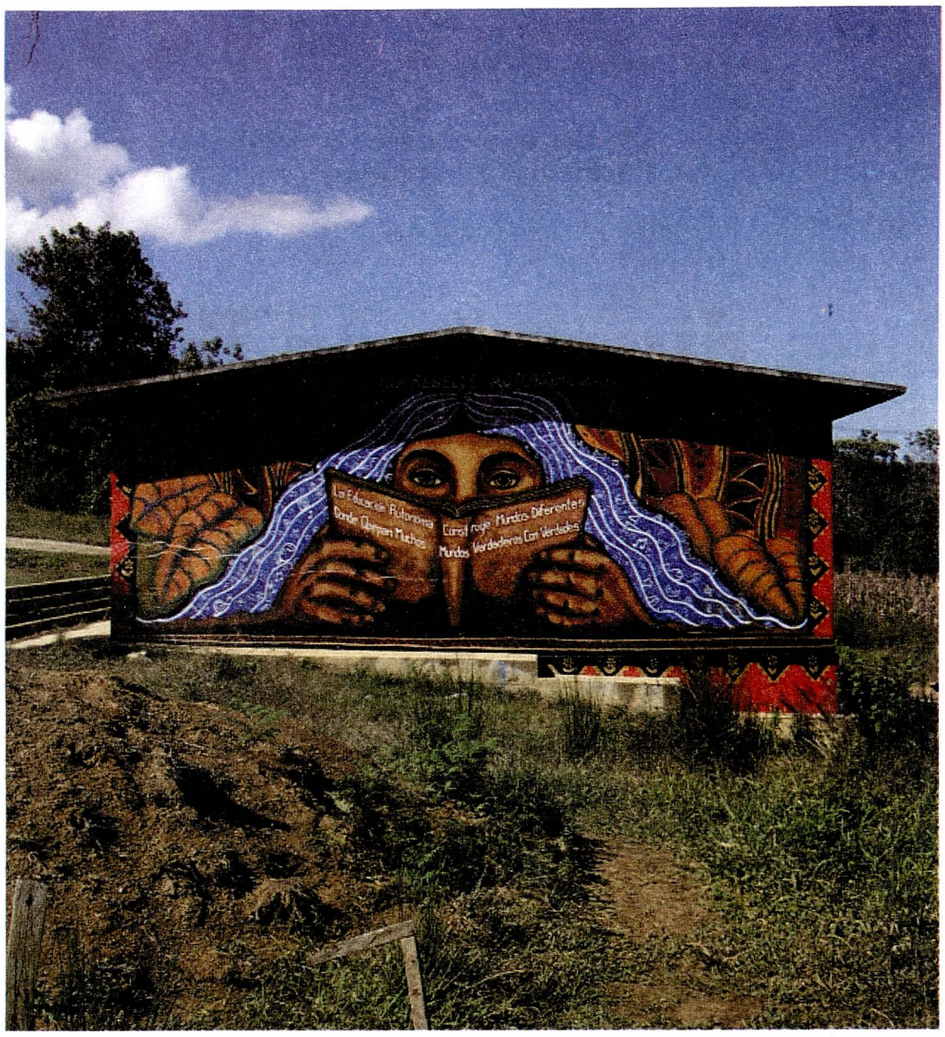
Tout comme les fringues, le militantisme est, malheureusement, souvent victime de « phénomènes de mode ». Selon les années, certaines luttes rencontrent plus d'engouement que d'autres, parviennent à rassembler, à faire parler d'elles, puis finissent par s'épuiser et par ne plus concerner que quelques irréductibles, souvent ceux-là mêmes qui en étaient à l'origine et qui y sont, pour x raisons, particulièrement attachés. D'autres luttes prennent ensuite le relais et suivent sensiblement le même cheminement. Si certains vêtements ont socialement le vent en poupe, sont « branchés », « in », « *hype* » (et autres termes pour désigner quelque chose « à la mode ») durant un temps (généralement assez réduit) avant d'être remplacer par d'autres, il en va de même pour certains combats, et le monde militant souffre beaucoup de cette approche « consommatrice ». La solidarité à l'égard des zapatistes mexicains en lutte pour l'autonomie indigène, le respect des droits humains et l'élaboration d'une façon nouvelle de faire de la politique, est particulièrement représentative de ces luttes victimes de la « mode militante ». Très active et attractive pendant des années (je dirais de 1994 à 2007), l'intérêt qu'elle rencontre dans les milieux militants et non militants semble aujourd'hui s'essouffler. Les réunions publiques et les rassemblements se font plus rares et n'attirent plus grand monde, les écrits sur la question intéressent moins, et la presse – militante et bourgeoise – ne s'en fait (presque) plus le relais. L'une des principales raisons de cet essoufflement réside, à mon avis, dans l'évolution même du mouvement zapatiste au Mexique. Depuis quelques années, l'heure n'est plus vraiment aux passe-montagnes et aux fusils en bandoulière, mais davantage à la construction de l'autonomie, surtout depuis l'été 2003 où sont apparus les premiers *caracoles*, sièges des conseils de bon gouvernement qui administrent les communes autonomes et les ouvrent sur l'extérieur, preuve d'une volonté réelle de mettre en place le système tant vanté pendant des années, sans pour autant tomber dans l'autarcie et le séparatisme. Mais si tout l'intérêt du zapatisme se trouve dans ces réalisations et expériences pratiques, celles-ci sont toutefois bien moins spectaculaires que le soulèvement armé de 1994. Et dans une société comme la nôtre régie par les lois du Spectacle – lois qui contaminent aussi les milieux militants –, l'intérêt porté au zapatisme est allé en diminuant ces dernières années.

Et pourtant, les zapatistes et leurs sympathisants ont toujours autant besoin de soutien et de solidarité, et il semble impératif que leurs réalisations – et les coups durs qu'ils subissent de la part des autorités – soient abondamment relayées un peu partout

dans le monde. D'autant qu'il ne s'agit plus simplement de soutenir des personnes en lutte, mais d'encourager et d'aider la pérennisation et le développement d'une expérience sociétale hors du commun, condamnant les logiques néolibérales et questionnant le pouvoir dans un sens profondément libertaire. Une expérience qui réactualise les réflexions et les pratiques que nous, anarchistes, développons depuis des années. Et cette solidarité est d'autant plus nécessaire que les autorités mexicaines ne cessent d'empêcher le développement de cette autonomie en s'en prenant directement à ceux qui œuvrent à sa construction. Régulièrement, les communes autonomes et les sympathisants des zapatistes se font harceler par les autorités officielles et des groupes paramilitaires privés qui créent un climat de terreur en multipliant les intimidations, les agressions, les arrestations, les enlèvements et les assassinats. Outre les événements de San Sebastián Bachajón déjà relatés dans les colonnes de ce journal, relevons aussi la situation dramatique de la communauté indigène de Santa María Ostula qui, depuis le 29 avril 2009, essaie de construire son autonomie. Pour l'empêcher, les assassinats se sont multipliés. Rien qu'en cette année 2011, on en compte une dizaine : ceux d'Ernesto Nicolás López (1er janvier 2011), de Pedro Nazario Domínguez (6 janvier 2011), de Pedro Guzmán (1er février 2011), d'Isidro Mora Domínguez (20 mars 2011), de Feliciano Cirino Domínguez (20 mars 2011), de Jonathan et Fortino Verdía Gómez (2 mai 2011), de Nicolás et Rafael de la Cruz (28 mai 2011), et de Juan Faustino (29 mai 2011). À ces nombreux assassinats, ajoutons également les enlèvements d'Horacio Martínez Ramos (10 décembre 2010) et d'Enrique Domínguez Macías (8 avril 2011). Notons aussi l'impossibilité, à l'heure qu'il est, pour les *comuneros* de la commune de San Juan de Copala – qui avaient fui leur village pour échapper à la répression suite à la proclamation de l'autonomie le 1er janvier 2007 – de retourner chez eux en raison de la présence de plus de 1 200 hommes armés du Mouvement d'unification et de lutte triqui (Multp) et de l'Unité de bien-être social de la région triqui (Ubisort), deux groupes paramilitaires qui entendent bien les empêcher de revenir et de reprendre la construction de l'autonomie.

Il est donc toujours impérieux de poursuivre l'information sur cette situation mexicaine, de relayer les exactions des autorités et des groupes privés – à la solde des premiers –, les luttes et les résistances, mais aussi d'informer sur le projet de construction de l'autonomie et de l'analyser. D'autant plus que si, à l'origine, il est lié à des réalités profondément mexicaines (problématique indigène, fédéralisme étatique, etc.), les principes et les pratiques sur lesquels il se fonde sont « universels » : participation effective de tous aux prises de décision à travers un système d'assemblées générales souveraines, recherche du consensus, rotations des « mandats » (définis au préalable collectivement), contrôle des « mandatés » (le fameux « *commander en obéissant* »), etc. Ce caractère « international » est d'autant plus fort que le zapatisme lui-même a su sortir de la problématique purement indigène pour épouser et s'ouvrir à d'autres combats, comme en témoigne, en 2006, la création de l'Autre campagne, un mouvement visant à rassembler toutes les luttes mexicaines dites « *en bas à gauche* » (populaires et anticapitalistes). Bien loin de certains mouvements indigénistes prônant un conservatisme culturel oppressant (et bien souvent justifié au nom d'un relativisme qui a toujours bon dos pour tolérer tout et n'importe quoi), le zapatisme se nourri sans cesse d'apports extérieurs, quitte à remettre en question des usages dits « traditionnels » (ce qui est particulièrement vrai pour les questions de sexualité, de place et de considération des femmes). Le mouvement anarchiste international a beaucoup à apprendre et à puiser dans cette réactualisation de la théorie et de la pratique libertaires (notamment pour sortir du douillet refuge d'un certain purisme idéologique qui, bien souvent, ne sert qu'à justifier l'immobilisme), même si elle est menée par des individus qui ne se revendiquent pas comme tels et qui évoluent dans un imaginaire culturel et politique quelque peu différent du nôtre.

G. G.



1. Saluons ici l'incessant et régulier travail fourni en ce sens, en France, par le Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte (CSPCL).

2. Se reporter à mon article « L'État du Chiapas, toujours et encore en guerre contre l'autonomie : l'Autre campagne en lutte à Bachajón » dans *Le Monde libertaire* n° 1633.

3. « Guerre contre le peuple nahua de Santa María Ostula : seize *comuneros* tués ou disparus depuis six mois », déclaration de la Commission pour la défense des biens communaux de la communauté indigène de Santa María Ostula, le 8 juin 2011. Source : CSPCL.

4. *Ibid.*

5. « La commune autonome de San Juan Copala en attente de réponse du gouverneur Gabino Cué pour pouvoir rentrer à San Juan Copala », déclaration du Conseil autonome communautaire, le 7 juin 2011. Source : CSPCL.

Histoire

«Si les anarchistes n'écrivent pas leur histoire, ce sont les autres qui l'écriront à leur place.» **Inconnu**

Les diggers de San Francisco

Californie (1965-1968)

Yves Frémion

Avec l'aimable autorisation de l'équipe du site Increvables anarchistes, dont le présent texte est tiré.

À LA FIN DES ANNÉES SOIXANTE est apparu un phénomène à la fois connu de tous et profondément méconnu dans sa réalité.

Le mouvement hippie a fait couler beaucoup d'encre, et rarement encre aura coulé aussi stupidement. Il faut dire que le mouvement commence en 1966, et se dissout à l'automne 1967. La presse commence alors à en parler, créant littéralement le mouvement dans les média, avec l'idéologie flower power, fleur au fusil et tendez la joue gauche. La réalité est fort différente, et le vaste mouvement de ras-le-bol généralisé qui eut lieu à ce moment-là recouvrait des choses diverses. Au milieu des pleurnicheries des non-violents, la plupart du temps mystiques, des apôtres de la défonce libératrice et des gourous imbéciles, il y eut quelques actions tout à fait radicales, sur lesquelles un silence intéressé a été posé. C'est d'une de ces actions qu'il sera question ici.

Cette dernière est partie d'une troupe de théâtre fort connue en ce temps-là, la San Francisco Mime Troupe, dirigée par RG Davies. Elle était sise dans le fameux quartier Haight-Ashbury, qui a donné son nom au mouvement hippie (Haight-Ashbury Independant Property – HIP : décontracté dans le coup ; des tas d'autres sens). Au sein de la troupe, quelques individualités, dont la plus marquante est Kenny Wisdom (1944-1978), plus connu sous son nom d'écrivain, Emmett Grogan.

Grogan a déjà un passé chargé : bagarreur, défoncé au dernier degré (il a décroché de l'héroïne qu'il s'envoyait depuis l'âge de 13 ans), voleur et révolté permanent (il fricotera un temps en Irlande avec l'IRA). Grogan a bourlingué, réfléchi ; il est malin, il s'ennuie. Il n'est pas très excité par ce qu'il se passe à San Francisco, mais le terrain est favorable. À la suite d'un casse, il est, avec ses amis, en possession d'un certain paquet de fric. Il trouve finalement en quoi il va le transformer.

– De la bouffe ! s'écrie-t-il dans un éclair de génie.

Il fonce aux halles dans la périphérie de la ville, et remplit son break Ford de cageots de légumes et de fruits, de poulets et de dindes. Ses copains et lui volent deux grands bidons de lait de 90 litres, dans lesquels ils font cuire tout ça.

À 16 heures, ils sont au Golden Gate Park où ils attendent les habitants, prévenus par le tract suivant : «*Repas gratuit : ragoût chaud, fruits frais. Apportez un bol et une cuillère à Ashbury street devant le parc à 16 heures. Repas gratuit tous les jours. Gratuit, parce que c'est à vous ! Les diggers.*»

Cette signature n'est énigmatique que pour les ignorants. Il s'agit bien sûr d'une allusion aux anciens *diggers*, les laboureurs anglais qui formaient l'aile gauche de l'armée de Cromwell. Grogan a aussi beaucoup lu. Il a mis ça sans trop réfléchir. Mais il vient de lancer une des plus belles tentatives autogestionnaires de l'histoire des États-Unis.

Les gens arrivent, une cinquantaine, quelques uns portent un bol pendu à leur ceinture. Cela va devenir rapidement le signe de reconnaissance permanent des fidèles des *diggers*. Les cinquante premiers ne restent pas seuls longtemps. Ils seront deux cents, ce jour-là. Toute la semaine, Grogan et sa bande continuent à nourrir les affamés, les marginaux, les paumés, les junkies, les profiteurs, les clochards, les fugueurs, les passants, les hippies, les curieux. À aucun moment, ils ne voudront dire qui ils sont, ni d'où ils viennent. Les journaux underground, nombreux à cette époque, entretiendront le mystère.

Tout le monde est intrigué. On cherche les motifs. Quel peut bien être leur intérêt ?

Des donateurs arrivent de partout, des désintéressés, mais surtout des gens intéressés.

Pour toute réponse, Grogan et ses amis acceptent les dollars et les chèques, puis les brûlent.

Les amis de Grogan, les *diggers* permanents, s'appellent Billy Landout, Slim Minaux et Butcher Brooks. Un photographe qui possède un vieux minicar Volkswagen jaune qu'on appelle le «sous-marin jaune», sur lequel est écrit : «*Le chemin des excès mène au palais de la sagesse.*» C'est dans ce minicar que la bouffe est transportée, avec les filles qui la préparent. Des filles qui vivent en communauté se sont proposées pour les relayer à la préparation des repas. Suzanne Naturelle, Fyllis, Cindy, Bobsie, NanaNina, ce sont les noms que Grogan donne dans son autobiographie étonnante, *Ringolevio*.

Il arrive que Butcher Brooks s'amuse à faire le tour du quartier plusieurs fois, passant sous le nez des amateurs, afin de bien leur montrer que tout ceci ne leur est pas dû. Grogan, lui, s'occupe de trouver la bouffe, la récupère ou la vole, le matin pour l'après-midi (les *diggers* n'ont pas de frigo). Ils finissent par louer un garage à Page street, où

leurs amis Simoléon Gary, John-John et Richie-la-Moto organisent le premier magasin gratuit : le Free Exchange Market, ainsi que l'indique la grande enseigne peinte au-dessus. Les *diggers* organisent aussi des spectacles, gratuits également, avec la San Francisco Mime Troupe.

On y voit Ken Kesey, Neil Cassady. Kesey prête son car multicolore pour le ramassage scolaire (sur son pare-brise, il y a une banderole avec « En avant » écrit dessus).

Les amis de Grogan, ceux qu'il appelle Le Hun et Coyote, animent les spectacles. Cinq marionnettes vivantes se voient intimer l'ordre de circuler par la police. Aussitôt, le Hun, Grogan et Slim Minaux, qui sont les marionnettes, jouent avec les flics et improvisent. Ils finiront au poste, avec Butcher Brooks.

Emmett Grogan joue alors un rôle capital dans la formation de l'imagerie hippie, un peu malgré lui. Les hippies, il n'en a rien à foutre, mais c'est lui qui aurait inventé le fameux signe des doigts en V, que les journaux ont pris pour une référence à Churchill, alors qu'il s'agissait du signe V inversé, que ceux de l'IRA utilisent pour dire Fuck you !

Après ces épisodes, Grogan écrit deux livres, des chansons, devient militant antinucléaire, fait du cinéma, avant de mourir d'une crise cardiaque dans le métro en avril 1978.

Parallèlement à l'activité des *diggers*, certains continuent leurs spectacles théâtraux, que Grogan et Landout ont laissé tomber. En particulier, ce sont eux qui jouent *La Mort de l'argent*, en compagnie des Hell's Angels. Grogan y participera et, aussitôt après, finira encore au poste, il s'était fait poisser en train de faucher de la viande. Lors du procès, son avocat aura beau jeu de montrer que Grogan ne vole pas pour lui-même ni pour revendre la viande, « *mais simplement pour la partager avec les pauvres et les affamés qui envahissent Haigh Ashbury* ». Il est condamné à six mois avec sursis

Les Hell's Angels organisent en retour une fête le 1er janvier 1967. Ils payent la bière, la sono, le camion-scène, et invitent les Greateful Dead et la Holding Company (qui jouait alors avec Janis Joplin). C'est le premier festival de rock gratuit de l'histoire. La police se cache.

Le parc appartient à tout le monde, ont dit les présents.

Le rôle des femmes dans tout cela est déterminant. Grogan dira : « *Elles représentaient la véritable force de la communauté de Haight-Ashbury, c'était elles, les vraies* diggers. *Faire cuire deux ou trois bidons de cent litres de ragoût pour cent personnes, c'est peut-être marrant si on fait ça une fois par an, mais essayez donc de vous y coller deux ou trois jours de suite, pendant deux ou trois semaines, deux ou trois mois. Sans être payé, sans toucher un rond. C'est tuant !* »

Le système s'installe, il marche bien. Landout s'en va un temps, il y a trop de bruit autour pour lui. Les services sanitaires de la ville exproprient le Free Exchange Market. Ils

Diggers à San Francisco

s'installent alors à Frederick street, où ils ont une cuisine, une salle de bains, un sous-sol.

Là, ils hébergeront en permanence des tas de gens sur des matelas posés sur le sol. Il y a une vitrine sur laquelle Grogan repeint leur enseigne.

Leurs cars sont morts. C'est Richard Brautigan, bien connu depuis comme romancier « dans le coup », qui débarque alors et leur fait offrir une camionnette Chevrolet 58 par une fille riche de ses amies, Flame (Grogan la désigne ainsi sans doute à cause de sa longue chevelure rousse). La camionnette sert d'autobus gratuit et prend des passagers dans toute la ville, ceci quand elle ne sert pas à la bouffe.

À l'intérieur du Free Exchange Market, il y a un magasin gratuit, rempli de « denrées libérées », c'est-à-dire libérées du monde de l'argent et de la « marchandise », pour reprendre le concept situationniste. Les paumés de passage, ceux que les média appellent sans vergogne la *love generation*, s'écroulent dans le salon.

Les quakers proposent alors à Emmett Grogan la somme de dix mille dollars par an pour faire exactement la même chose, mais au profit de leur église. D'autres églises concurrentes accourent avec des propositions tout aussi malhonnêtes. Chaque fois, les *diggers* leur suggèrent de commencer en montrant l'exemple eux-mêmes, et de distribuer leur fortune, qui est immense, aux déshérités.

Dans le même ordre de racket, un gros trafiquant de LSD offre dix mille sachets d'acides aux *diggers*. Ceux-ci les distribuent aussitôt, mais gratis pour casser le coup du dealer, ainsi que les soixante quinze dindons offerts avec.

Les grandes vedettes de l'underground, les sympas et les débiles, débarquent pour se montrer : Ginsberg, Leary, Alpert. Il arrive qu'ils se fassent virer comme des malpropres.

La maison d'à côté est occupée par un swami qui y a installé un magasin krishna. Les rapports sont très hostiles. Un jour, le

swami, qui prêche la non-violence, appelle carrément la police à cause du bruit. Sautant sur le prétexte, la police débarque. Le brigadier-chef amène lui-même des seringues pour être plus sûr de les trouver, là où ça l'arrange. Grogan assomme le flic avant de se faire assommer lui-même à coups de matraque. Le Free Exchange Market est réduit en miettes par la police, qui piétine la bouffe, jette de l'eau dessus et badigeonne tous les vêtements avec de la peinture.

Au nouveau procès, ils sont relaxés, le juge ayant eu peur de se ridiculiser devant la presse.

Ils organisent alors le grand happening humain avec les stars du psychédélisme et du gauchisme de l'époque : Jerry Rubin, Leary Gary Snyder, les commerçants HIP, des groupes rock : Quick Silver, Jefferson Airplane, Grateful Dead. Le service d'ordre est assuré par les Hell's Angels, les seuls à avoir de l'autorité dans ces sortes de rassemblements. Au menu : des sandwich à la dinde sur lesquels on a jeté une sauce qui n'est autre que du LSD. Grogan est assez contre tout ça, il trouve, à juste titre, que cela profite surtout aux commerçants et que ça entretient les illusions des paumés, qui croient vivre dans Haight-Ashbury une pauvreté heureuse, alors qu'il ne s'agit que d'un cache-misère.

Une soirée avec des poètes, Snyder, Ginsberg, Brautigan est organisée « *au profit des diggers* ». C'est gratuit, mais les poètes font une quête. Grogan déclare : « *Le bénéfice des diggers est ce qui profite à tout le monde.* » Il convertit aussitôt le résultat de la quête en tournées générales au bar.

Puis c'est la mémorable fête dans l'église méthodiste de Glide. La presse présente ne trouve personne pour répondre à ses questions. Tellement ahurie par ce qu'elle voit, elle ne soufflera mot de cet événement.

Les *diggers* ne pensent pas qu'à la fête et au plaisir, mais aussi à organiser des choses utiles à tous. Des crèches pour les adolescents sont implantées dans la ville, et tout le monde y est accueilli, sauf si on y vient avec des armes ou des seringues.

Mais peu à peu, le mythe les dévore. Des milliers de jeunes en mal de société, en plein drame ou en pleine crise, accourent, croyant trouver chez eux la solution de tous leurs problèmes. L'espoir de vivre autre chose les anime et il est impossible de leur faire entendre raison. La police commence les rafles pour arrêter les mineurs en fugue. Lorsqu'ils retrouvent un de ces pauvres adolescents en danger, ils commencent toujours par le rassurer à coups de matraque, pour le protéger sans doute contre les mauvaises pensées.

Le centre de santé du Free Exchange Market est un modèle : les soins sont gratuits, certains médecins vont soigner à domicile, en particulier chez les Noirs et les Chicanos. Il s'agit de jeunes médecins des environs, qui sympathisent avec cette contre-société grignotant la ville de l'intérieur. Des infirmiers ou des internes détournent des médicaments pour les offrir gratis à ceux qui en ont besoin : le système Grogan fait des petits.

Il faut « libérer » les produits aliénés dans la société de consommation pour leur donner leur véritable emploi, les sauver de ce monde pourri en les confisquant et leur donner une vraie vie, comme on libère les oiseaux de leur cage. Malgré cela, le directeur des services de santé de San Francisco prend ça très mal. Il envoie inspecteur sur inspecteur vérifier les conditions d'hygiène, encourage les bourgeois du quartier, propriétaires des lieux, à se servir de ce prétexte pour mettre dehors les locataires. Certains d'entre eux ne s'en privent pas : virer des hippies fauchés pour y installer les bourgeois riches qui veulent s'encanailler un brin est une affaire juteuse.

Il faut dire que le cinéma commence à s'emparer du phénomène et vient tourner sur place des scènes à sensations. Le grand commerce s'empare de ce coin brusquement rentable, et boîtes de nuit et boutiques « hippies » fleurissent au milieu des offices débitant des *love flowers*.

Diggers et commerçants HIP ne s'entendent pas du tout. La municipalité ferme le Free Exchange Market. Ils s'installent alors dans Cole street dans un magasin à étage. Mais ce n'est plus pareil.

Tout le monde cherche à les exploiter, à se servir d'eux. Souvent, les gens qu'ils cherchent à aider. Un jour, Grogan repère deux grosses femmes noires qui raflent dans le magasin gratuit tout ce qu'elles peuvent, puis vont le revendre ailleurs. Il les engueule. « Vous le donnez, alors que ça peut vous foutre ce qu'on en fait, répliquent-elles. »

C'est parallèlement le début de certaines dissensions entre eux. Les médias les utilisent malgré eux. Cela crée des jalousies. Grogan s'en va six semaines respirer un peu.

D'un commun accord, bien que sans être consultés, ils vont tous profiter de l'occasion pour laisser croire aux médias qu'Emmett Grogan n'existe pas, que c'est un mythe, un nom collectif utilisé par eux tous, que chacun d'eux est Grogan. Malgré son départ, ça continue sans lui. À son retour, il reprend le collier.

Un nouveau concert de rock gratuit est organisé dans un parc, avec deux camions-scène dos-à-dos et deux projecteurs géants. Le Grateful Dead, Country Joe & the Fish, Janis Joplin et Big Brother & Holding Company viennent jouer sous les projecteurs multicolores. C'est un gros succès.

Grogan reçoit des menaces bizarres et repart. C'est à ce moment que se déroule ce qu'on a appelé le *Love Summer*, pendant lequel les médias s'en donnent à cœur joie. Les concerts organisés par les *diggers*, qui ne revendiquent jamais rien, sont attribués à d'autres, tout fiers de cette renommée qui ne leur coûte rien.

Grogan est à Londres, où il rencontre Alexandei Trocchi, un ancien situationniste qu'il admire. Il participe à un débat sur la dialectique de la libération. Il est en compagnie d'intellectuels minables qui se prennent pour des grosses têtes. Il fait alors un discours vibrant, qu'il a tout simplement copié sur un discours d'Hitler, très démagogue sur la révolution, le socialisme, la vie communautaire, etc. C'est une ovation. Il ne lui reste alors plus qu'à révéler la supercherie. La fureur des participants et des spectateurs est à son comble, et il se fait virer. Il voyage alors va voir les provos hollandais de près, visite les Kommune 1 et 2 à Berlin, se glisse dans mai 1968 à Paris, passe à Prague, avant de fréquenter ceux du Black Panther Party.

De retour à Haight-Ashbury, il s'occupe de distribution de repas gratuits à domicile, avec ce slogan d'une grande évidence : « *C'est gratuit parce que c'est à vous !* » Au bout d'une semaine, il a cent noms sur sa liste, et il se retrouve seul à s'en occuper. Certains le boudent, d'autres s'approprient les mérites de cette action dans laquelle il reste soigneusement anonyme. Le climat se dégrade, il en a assez, il arrête tout.

Cette désillusion produit l'effet inévitable : il replonge dans la drogue dure. Il ne peut plus assumer son « travail ». Ses amis les plus fidèles prennent le relais, mais ça ne marche pas terrible. Grogan se désintoxique une nouvelle fois.

Il reprend la même idée avec le soutien des Black Panthers et monte des petits-déjeuners pour les enfants noirs d'Oakland (capitale du BPP). Il fournit le lait et les provisions, que les Panthers de la ville distribuent. Épuisé par tout cela, il quitte la Californie en janvier 1970.

Avec lui, le mouvement *digger* disparaît, après plus de deux ans de fonctionnement.

Quel parti politique peut se vanter d'une réussite semblable ? **Y. F.**

Osons l'utopie

Le fol été des communautés

Christian Dupont est un bluesman, le rythme chevillé au corps. Ce n'est pas pour rien qu'il a écrit les paroles de certaines des plus belles chansons de Paul Personne. Il sait raconter une histoire, faire sonner les cordes, en un mot faire vibrer.

Et pourtant ce n'est pas gagné... 1971, il y a quarante ans, autant dire un siècle, plusieurs centaines de communautés parsèment la France rurale et paysanne. Hétéroclites et souvent éphémères, elles tentent chacune à leur manière de réinventer la vie, de se libérer du carcan des familles, des traditions, des mœurs, des de Gaulle et Pompidou. Soixante-huit est passé par là, et rien ne doit être comme avant. Christian Dupont s'occupe alors d'une page sur les communautés dans le magazine *Actuel*, il aide les candidats au départ. Il finira lui-même par prendre la route du sud.

Là-bas vers Carcassonne, une vallée, La Vallée, l'attend... Mille hectares de garrigues.

Osons l'utopie raconte une expérience de vie collective, les petits bonheurs, les grands déboires, les méchants flics des renseignements généraux, les voisins méfiants, les travaux et les jours et beaucoup l'amour.

Ce pourrait facilement tomber dans le témoignage ethnologique, le bouquin historique ou pire nous faire la morale. Il n'en est rien. La langue de Christian Dupont donne vie à la vallée, aux hommes et aux femmes qui tentèrent l'aventure, à leurs disputes et leurs réconciliations, aux filles forcément trop belles, aux flics forcément trop cons. Pour un peu on croirait du Georges Lautner, un film de 1972, *Quelques messieurs trop tranquilles*, qui déjà mettait aux prises les habitants d'un village et une communauté hippie.

En refermant le livre sur l'échec prévisible du mouvement, on se dit que notre temps d'individualisme arrogant doit beaucoup apprendre de ces tentatives collectives de changer vraiment la vie, de ces micro-résistances au monde libéral qui furent souvent le rêve de quelques libertaires.

Après, *Les Milieux libres* de Céline Beaudet, et *Expériences de vie communautaire anarchiste en France* de Tony Legendre, qui traitaient des aventures communautaires du début du XXe siècle, les Éditions libertaires et Christian Dupont alimentent le rêve d'une vie simplement humaine sur le mode du plaisir.

Thierry Guilabert

Christian Dupont, *Osons l'utopie, le fol été des communautés*, Éditions libertaires, 2011, 15 euros. Disponible à la Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

Une anarcho-syndicaliste

Il faut bien l'avouer, en dehors des grands personnages historiques «classiques» connus du mouvement anarchiste, je ne connais presqu'aucun militant du passé quand il (ou elle) n'a pas rédigé plus d'une dizaine de gros ouvrages ou qu'il (ou elle) n'a pas mené de combats militaires légendaires. Pourtant c'est injuste de ne pas avoir cherché à les connaître, tous ces militants qui ont consacré tant de leur temps et de leur énergie à ouvrir les yeux et à donner des armes (symboliques) à ceux et celles dont ils ont croisé le chemin. Parmi ces personnes de valeur, ce n'est que récemment que j'ai appris l'existence de Lucia Sanchez Saornil, une femme, une espagnole, une de celles qui ont vécu la première moitié du XXe siècle et en particulier la guerre d'Espagne dans le camp antifranquiste.

Lucia a commencé sa vie publique avec talent, en écrivant de la poésie et en peignant. Cependant, elle n'était pas une artiste parmi d'autres, en ce qu'elle faisait partie d'un groupe qui réfléchissait à l'art, à ce qu'il devait être, à ce qu'il devait devenir. Déjà son action poursuivait sa pensée. Ouvrière, elle s'est engagée dans le syndicalisme; consciente des nombreuses formes de domination qu'elle, ses amies et ses amis subissaient, elle était anarchiste. Autant ne pas faire durer le suspense: elle a adhéré à la jeune organisation anarcho-syndicaliste espagnole dont on ne peut se défaire du nom si l'on souhaite connaître l'Espagne de cette période: la CNT[1].

Alors qu'elle affronte les normes conservatrices de la société espagnole de l'époque sur plusieurs fronts, il en est un qu'on ne peut omettre si l'on s'intéresse à la vie de Lucia. Femme et lesbienne, dans une Espagne sérieusement marquée par le déséquilibre des genres – à savoir la domination de la virilité sur la féminité –, Lucia a écrit, crié et a participé à mettre en place un mouvement féministe solide tant au plan de l'action qu'à celui des idées, grâce entre autres à la revue *Mujeres libres*. Sa lucidité sur la question féministe m'a étonné; aujourd'hui encore, si peu autour de nous ont compris la place de l'éducation, de la recherche de l'indépendance économique, du ridicule des clichés[2] ou même du fossé qui sépare l'idée de la femme comme objet sexuel de l'idée que les femmes devraient être libres sexuellement (et pas «disponibles») et libres d'aimer quiconque. Et que dire de la place de la femme dans le mouvement anarcho-syndicaliste!

Cette femme extraordinaire (le mot est adéquat), comment ai-je appris son existence? En lisant le livre paru aux Éditions du Monde libertaire en mars de cette année, dans la collection «Graine d'ananar». Guillaume Goutte l'a rédigé et non sans un certain talent: l'ouvrage est remarquablement dense en informations sans être brouillon, agréable à lire sans jamais être mièvre ni tomber dans la vulgarisation facile. Documenté et complété par de sérieuses références et des textes de Lucia Sanchez Saornil, ce petit livre m'a fait découvrir la vie d'une personne exemplaire et a renforcé les idées que j'avais des luttes féministes et anarcho-syndicalistes.

Sigurdur Fjeldsted
Groupe Louise-Michel
de la Fédération anarchiste

1. Voir le hors-série n° 41 (printemps 2011) du *Monde libertaire* à l'occasion des 101 ans de la CNT espagnole.
2. Voir l'article de Guillaume Goutte du *Monde libertaire* n° 1614 à propos d'une publicité pour une célèbre marque de personnages en plastique.

Guillaume Goutte, *Lucia Sanchez Saornil, poétesse, anarchiste et féministe*, Éditions du Monde libertaire, 2011, 3 euros. Disponible à la Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

Salut l'ami, salut Larry

23 septembre 2010. Manifestation contre la réforme des retraites.

J'ai rencontré Larry Portis dans le milieu des années quatre-vingt lors d'une émission des Chroniques syndicales de Radio libertaire, à l'occasion de la publication aux éditions Spartacus de *IWW et syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis*. Première rencontre radiophonique qui donna lieu à une série d'émissions sur le syndicalisme et le mouvement ouvrier aux États-Unis[1], puis à quelques autres au cours du temps. Depuis lors, sans être intimes, une grande confiance réciproque et une immense fraternité nous unissaient. Sans doute parce que Larry partageait avec moi et beaucoup d'autres cet optimisme viscéral dans les valeurs et les capacités réalisatrices de l'anarchisme social.

Larry[2] était né le 3 juillet 1943 à Bremerton (État de Washington, États-Unis) et il vécut aux États-Unis jusqu'en 1977, tout d'abord à Seattle (Washington) de 1943 à 1949, puis à Billings (Montana) de 1957 à 1961, à DeKalb (Illinois) de 1968 à 1974 et enfin à Seattle (Washington) de 1974 à 1977. Il séjourna cependant en France en 1970 et toute l'année 1972 pour sa recherche sur la naissance du mouvement ouvrier français et le syndicalisme révolutionnaire. Après avoir fait des études universitaires tout en travaillant, il fut en 1968 Bachelor of Arts, puis Master of Arts et enfin PhD (*Doctor of Philosophy*). En 1994, à l'université Paris VII, il fut habilité à diriger des recherches puis enseignant-chercheur, spécialiste de la civilisation américaine à l'université Montpellier III.

De 1958 à 1968, aux États-Unis, Larry Portis occupa divers emplois : plongeur, manutentionnaire, employé municipal au service des eaux, projectionniste. Il participa, dès l'âge de 14 ans, en 1957, à son premier combat social en impulsant une grève des caddies au club privé de golf de Billings, dans le Montana, qui se solda par une victoire. Suivant ainsi les traces de son père, Everett Eugene Portis, né en 1924 à Scotia (Nebraska, États-Unis), qui fut simultanément chauffagiste et pompier et qui, à ce double titre, fut membre du syndicat des tôliers (*sheet metal workers*) de l'AFL-CIO et membre-organisateur du syndicat des pompiers (Billings, Montana). De 1967 à 1968, Larry fut membre du syndicat des employés municipaux de Billings. En 1973-1974, il participa aux piquets de grève des ouvriers pour les United Farm Workers, à DeKalb (Illinois). Il quitta le milieu universitaire en 1974 et voyagea en Europe, ce qui lui permit de prendre différents contacts avec des groupes radicaux. Par la suite, il occupa à nouveau divers emplois jusqu'en 1981. À Paris, il mit sur pied une section syndicale CGT à l'Université américaine de Paris où il fut délégué syndical entre 1993 et 1995. Il rencontra Daniel Anselme en 1977, René Lefeuvre en 1984, Roger et Madeleine Bossière, qui eurent une influence sur son engagement militant. En 2002, il participa à la fondation de l'organisation des Américains pour la paix et la justice à Montpellier. À la retraite depuis 2009, il continua, jusqu'à sa mort subite, son combat pour l'idéal libertaire.

Larry est décédé le 4 juin 2011 et a été incinéré sans fleurs ni couronnes le 10 à Saint-Martin de Valgargues, près d'Alès. Ses cendres ont été dispersées par sa compagne Christiane Passevant et quelques amis dans un lieu de mémoire du mouvement ouvrier révolutionnaire parisien.

Larry Portis souhaitait un anarchisme sorti de sa gangue sectaire et destructrice, c'est pourquoi, contrairement à d'autres, il ne fit pas le choix de rejoindre une organisation spécifique. Reste que pour beaucoup, il restera l'une des figures d'un anarchisme fraternel et ouvert. Alors pour lui et pour nous, bâtissons-le.

Hugues Lenoir
Groupe Pierre-Besnard
de la Fédération anarchiste

1. Réédité en 2003 toujours chez Spartacus.
2. La plupart des informations publiées ici proviennent du *Dictionnaire biographique du Mouvement libertaire francophone* (titre provisoire), à paraître.

N.B. : Larry Portis avait publié récemment *Histoire du fascisme aux États-Unis*, Éditions CNT-RP, 2008 et *Qu'est-ce que le fascisme ?*, Éditions d'Alternative libertaire, 2010.

C'est pas du cinoche !

Abyss
Un chercheur d'épaves se propose de chercher dans la mer Rouge le cadavre de Ben Laden, l'enturbanné illuminé. On se demande quand même dans quel état doit être l'ancien gourou, balancé en mer par « l'ami américain ». Ben Laden a d'ailleurs déjà un successeur, comme dans toute grande entreprise multinationale digne de ce nom. Si l'intégrisme était coté en bourse, ce serait une valeur refuge.

La grande bouffe
Après le concombre tueur qui a fini par être innocenté, c'est au tour de la bactérie ECEH de faire parler d'elle. Il faut dire que la vicieuse était planquée dans des steaks bon marché. Des steaks de pauvres, quoi : à se demander si l'UMP n'est pas derrière tout ça. Après tout, la guerre aux pauvres, ça reste une guerre, et tous les coups sont permis, non ?

La beuze
L'appel du 18 juin (ou du 18 joints) est dans les esprits. Du coup, chacun y va de sa déclaration sur le cannabis en espérant ainsi grappiller quelques points dans les sondages, et pourquoi pas quelques voix le moment venu. Cette fois, c'est Villepin qui s'y met, en se déclarant favorable à la dépénalisation de la ganja. Y'a pas de doutes : la campagne électorale a bien commencé. L'occasion de nous rappeler la célèbre phrase d'un dénommé Pasqua : « *Les promesses électorales n'engagent que ceux qui y croient.* » Parole de connaisseur…

Navigators
Une manifestation de près de 18 000 cheminots a eu lieu à Paris, pour éviter que n'arrive au transport passager ce qui est arrivé au fret suite à la privatisation. Le scénario à l'anglaise en a fait trembler plus d'un, et il serait de bon ton que les usagers, eux aussi, prennent la mesure du désastre à venir : monté des prix, baisse du service, de la sécurité et de la régularité. Bref, une dégradation du transport ferré à train d'enfer.

Bibo

La Rôtisserie se bat contre son expulsion

Actualité de la mobilisation pour soutenir
Les associations impliquées dans le restaurant La Rôtisserie et les habitants du quartier Sainte-Marthe (Paris) se mobilisent depuis plusieurs années dans la bataille qui oppose le restaurant associatif à un spéculateur immobilier. Une manifestation est prévue le 25 juin. Une conférence de presse aura lieu le 22 juin à 10 h 30 à La Rôtisserie, 4, rue Sainte-Marthe, 75010 Paris.

La Rôtisserie, un projet unique
La Rôtisserie, petit restaurant associatif et autogéré du bas Belleville, est un lieu exceptionnel où s'affirment les valeurs de solidarité, d'entraide et de générosité. Depuis seize ans, cette cantine de quartier permet tous les soirs à des associations culturelles adhérentes, caritatives ou sociales, de financer leurs projets (plus de 150 associations par an viennent y faire à manger). Il s'agit d'un lieu symbolique qui fait la fierté du quartier Sainte-Marthe, quartier populaire niché entre Belleville et l'hôpital Saint-Louis.

La Rôtisserie face à la spéculation immobilière
Il y a sept ans, les propriétaires du local où s'est implantée La Rôtisserie le mettent en vente. Alors que l'association propose de l'acheter au prix demandé, l'agent immobilier mandaté pour la vente achète le restaurant pour lui-même, à un montant bien inférieur au prix du marché et à celui proposé par l'association. Depuis, ce nouveau « propriétaire » tente d'évincer La Rôtisserie par tous les moyens. D'abord en triplant le loyer, puis en tentant d'obtenir par les tribunaux l'éviction de l'association.

La Rôtisserie dans la tourmente juridique
Depuis le changement de propriétaire, La Rôtisserie résiste donc aux tentatives d'évictions et aux manigances du spéculateur immobilier. Mais le 6 janvier 2011, au terme d'une longue procédure qui aura duré quatre ans, le tribunal de grande instance de Paris rend une décision ordonnant l'expulsion de La Rôtisserie, sans indemnités d'éviction, mais surtout sans condamner le comportement du spéculateur immobilier.

Cette décision a-t-elle pris en compte les méthodes frauduleuses du propriétaire pour acquérir le local ? Les sept salariés en danger ? L'utilité sociale du lieu ?

Tout cela est tout simplement ignoré par les attendus du jugement. Le spéculateur peu scrupuleux est conforté dans son statut de propriétaire et La Rôtisserie est congédiée sans délai et sans indemnités. La Rôtisserie est donc, plus que jamais, menacée. Bien entendu, elle va faire appel. Mais l'appel n'est pas suspensif.

La Rôtisserie se mobilise
Face au danger, La Rôtisserie poursuivra la lutte pour la reconnaissance de ses droits et pour le maintien de son activité.

Bénéficiant du soutien de très nombreux habitants, associations et élus du Xe arrondissement, La Rôtisserie a créé un comité de lutte pour sa défense, pétitionne et participe aux événements locaux pour faire connaître sa bataille.

Elle organise une manifestation de soutien, le samedi 25 juin à 11 heures, devant le restaurant, 4, rue Sainte-Marthe, métro Belleville.

Parce que La Rôtisserie veut continuer à vivre, parce qu'elle ne veut pas se soumettre à la logique financière de quelques investisseurs en mal de plus-values, parce que le droit est du côté de La Rôtisserie, parce que les habitants du quartier Sainte-Marthe veulent que ce lieu exceptionnel qui fait partie de leur histoire et de l'identité du quartier ne disparaisse pas, venez nous soutenir le samedi 25 juin !

Le hors-série d'été du *Monde libertaire* sortira le 7 juillet 2011.

RADIO LIBERTAIRE

Jeudi 23 juin

Chronique hebdo (10 heures) Commentaires anarchistes de l'actualité.

De rimes et de notes (12 heures) Georges Varennes et Ève Griliquez.

Bibliomanie (15 heures)

Petites annonces d'entraide (16 h 30)

Si vis pacem (18 heures) Émission antimilitariste. Les armées françaises en Afrique.

Cinéma en free style (19 h 30) Jean-Claude Dreyfus.

Epsilonia (22 heures) Musiques expérimentales.

Vendredi 24 juin

A las barricadas (09 h 30) Chroniques de la révolution espagnole. Par le groupe Idées Noires.

Zones d'attraction (11 h 30) Philosophie.

Place aux Fous Musique (13 heures) 2e festival à l'Usine. Paul Sanda (éditeur, poète et vociférateur) et Jehan Van Langhenhoven (poète et onde de choc notoire).

Radio espéranto (17 h 30)

Offensive (21 heures) Libertaire et sociale...

Bol d'art (22 h 30)

Nuit Léo 38 (0 h 30) La night

Samedi 25 juin

Réveil Hip Hop (23 heures) Culture rap

La Philanthropie de l'ouvrier charpentier (10 heures)

Chronique syndicale (11 h 30) Hommage à Larry Portis et réforme de la Médecine du Travail.

Chroniques rebelles (13 h 30)

Deux sous de scène (15 h 30) Magazine de la chanson vivante.

Tribuna latinamericana (19 heures) En Haïti avec Jacques Nési, Union des Saint-Louisiens de France. Analyse des élections. Le retour des oligarchies duvaliériste et mulâtre. Une Constitution révisée. Procès Duvalier : l'impasse Bogentson André, doctorant en démographie État des lieux de l'éducation. Le tremblement de terre et la double peine. Odéël Dorcéus Collectif Haïti. Le choléra : le retour.

Tormentor (21 heures) Musique métal Dark.

Hôtel Paradoxe (23 heures) Pratique de la poésie sonore.

Dimanche 26 juin

Folk à lier (12 heures) Musiques traditionnelles.

Tempête sur les planches (14 heures) Le bateau français de la flottille pour Ghaza. Le départ donnera lieu à une soirée spéciale. Toutes les infos dans cette Tempête.

La Plume noire (15 h 30) Nos nouveautés éditoriales anarchistes

Échos et frémissements d'Irlande (18 h 30)

Restons éveillés ! (Minuit) Libre antenne.

Lundi 27 juin

Les Enfants de Cayenne (09 heures) Deux heures de pure politique 100 % révolutionnaire, avec des morceaux de vrais anarchistes dedans.

Lundi matin (11 heures) L'actualité passée au crible de la pensée libertaire.

Ondes de choc (14 h 30) Magazine culturel.

Trous noirs (16 heures) Luttes sociales Colombie : Marilou nous parle d'une ferme bio prise en charge par des paysans sans terre et alimentant des personnes âgées d'un bidonville de Bogota,.

Le vivre ensemble (18 heures) Végétarisme et cause animale

Le monde merveilleux du travail (19 h 30) La Poste Par la CNT PTT75.

Ca urge au bout de la scène (21 heures) Actualité de la chanson.

De la pente du carmel, la vue est magnifique (22 h 30).

Mardi 28 juin

Artracaille (11 heures) Art en marge.

L'idée anarchiste (14 h 30) Réflexion sur l'anarchisme.

Les amis d'Orwell (16 heures) Rroms sous surveillance avec l'association La Voix des Rroms. Il est notamment question des villages d'insertion en Seine-Saint-Denis, lieux fermés et sécurisés, interdits aux visiteurs.

Des oreilles avec des trous (dedans) (17 heures)

Pas de quartiers... (18 heures) Révoltes en Espagne, avec Ramon Pino, de retour de ce pays, et au Portugal avec Georges Franco, cénétiste, membre du secrétariat international de la CNT.

Paroles d'associations (19 h 30)

Radio Libertaria (20 h 30) Sévices Publics (CNT Énergie).

Ca booste sous les pavés (22 h 30) CSPB Comité de Solidarité avec le Peuple Basque.

For a Few Sixties More (0 h 30) Musique jamaïcaine des années 60.

Mercredi 29 juin

La bibliothèque anarchiste (08 heures) Lecture de textes militants

Court-circuit (09 h 30) Philosophie, Art et Politique.

Blues en liberté (10 h 30) Redif.

Le manège (14 heures) Littérature et cinéma.

Femmes libres (18 h 30) En France, être maire, sénateur, membre d'un parti politique et condamné pour agressions sexuelles, c'est possible !. Avec l'AVFT (association contre les violences faites aux femmes) et l'association L'égalité c'est pas sorcier.

Ras les murs (20 h 30) Situation actuelle de la prison et de la justice.

89.4 MHZ en région parisienne

rl.federation-anarchiste.org

Jeudi 23 juin

Saint-Jean du Gard (30)

19 heures. Rencontre avec Christophe Darmengeat à propos de son livre *Le Communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes* (éd. Smolny, 2009). La soirée sera conclue par un repas frugal mais succulent. Entrée libre. Bibliothèque-infokiosque, 152, Grand-Rue.

Paris XIVe

Soirée à la mémoire de Mongo Beti (1932-2001). Fiap, 30, rue Cabanis, M° Saint-Jacques ou Glacière. www.survie-paris.org/soiree-a-la-memoire-de-mongo-beti.html.

Vendredi 24 juin

Paris XIXe

19h30. Isabelle Rabut et Angel Pino, directeurs de la collection «Lettres chinoises et taïwanaises» chez Acte Sud nous parleront du livre *Les Survivants* de l'auteur taïwanais Wu He. À la librairie Texture, 94, avenue Jean-Jaures, M° Laumière. Entrée libre et gratuite. (Rappelons qu'Angel Pino nous avait concocté pour *Le Monde libertaire* une superbe biographie de Pa Kin [Ba Jin] à la mort de ce dernier.)

Dimanche 26 juin

Auray (56)

12 heures. Pique-nique du groupe libertaire Lochu-Ferrer et Fédération anarchiste Vannes-Lorient. Ce sera aussi le 1er anniversaire des caméras de vidéosurveillance dans un lieu public à Auray. Au pont du port de Saint-Goustan. Chacun, chacune apporte une préparation et/ou une boisson et on partage (préparations végétariennes et végétaliennes appréciées). Table de presse libertaire et militante. Infos: fedeanar56@yahoo.fr

Evry (91)

À partir de 12 heures. Le groupe Evry-Corbeil organise un pique-nique libertaire à coté de la gare Grand-Bourg du RER D, le long de la Seine dans la verdure. Table de presse. On apporte son repas. Instruments de musique bienvenus. En RER c'est la ligne D. Grand-Bourg côté Seine, c'est à 300 m et ce sera fléché. Si vous venez par la route, allez jusqu'à la gare RER Grand-Bourg et récupérez le parcours fléché.

Jeudi 30 juin

Merlieux (02)

De 18 à 21 heures. Rencontre-débat avec Jean-Jacques Reboux à la Bibliothèque sociale, animée par le groupe Kropotkine de la Fédération anarchiste. Éditeur et auteur de *Je suis partout. Les derniers jours de Nicolas Sarkozy* (Après la lune, 2010). Table de presse. Apéro dînatoire. 8, rue de Fouquerolles. Renseignements: 03 23 80 17 09/kropotkine02@no-log.org

Samedi 9 juillet

Poitiers (86)

19 heures. Le groupe Pavillon Noir organise une soirée de concerts, divers styles musicaux, en soutien au projet de local libertaire. Bar Le Plan B, 30-32, boulevard du Grand-Cerf. Entrée à prix libre. Infos: pavillon-noir@federation-anarchiste.org

Samedi 3 septembre

Cluny (71)

De 17 heures au lendemain, dimanche à 19 heures. Quatrième Salon du livre libertaire de Saône-et-Loire. Organisé par le groupe libertaire de Saône-et-Loire et le groupe La Vache noire de la Fédération anarchiste. Conférence sur le thème: Qu'est-ce que l'anarchisme? suivie d'un repas festif à prix libre. Dans la soirée: groupe Hors Contrôle (punk oï!), de Montceau-les-Mines. Dimanche, à midi un nouveau repas à prix libre pour les éditeurs et l'organisation sera en place sur les lieux du salon. Des hébergements pour la nuit sont possible; prévenir par email: sllcluny11@mailoo.org

Dimanche 25 septembre

Merlieux (02)

Le groupe Kropotkine de la Fédération anarchiste organise son sixième Salon du livre anarchiste/Forum social libertaire. Rencontre avec des auteurs, dessinateurs et éditeurs. Débats. Repas des anars et soirée musicale la veille, samedi 24 au soir. Renseignements: 03 23 80 17 09 ou kropotkine02@no-log.org

Samedi 1er octobre

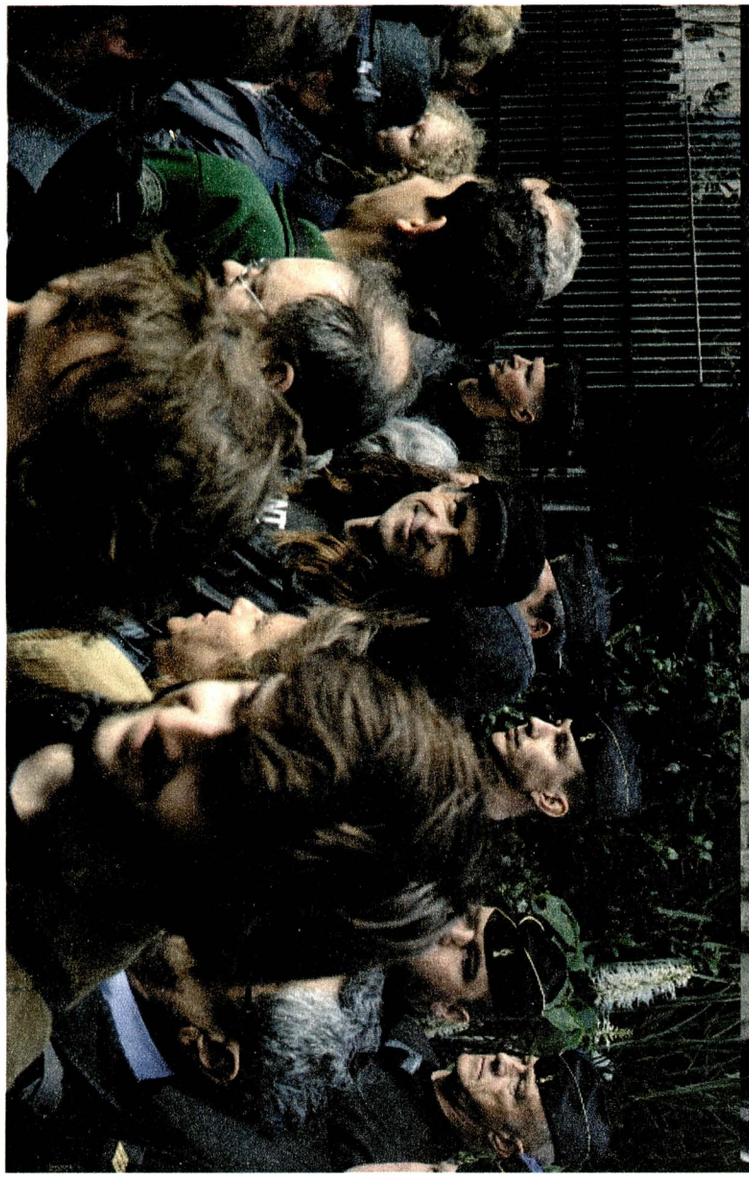
Paris XIe

16h30. Génocides et postcolonialisme: Une mise au point concernant le Rwanda suivie d'un débat, animée par Aya Cissoko et Jean-Manuel Tremond. À la Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, M° Oberkampf, Filles-du-Calvaire, République. Entrée libre et gratuite.

Samedi 5 novembre

Paris XIVe

9h30 à 15 heures. Colloque annuel de la Société Pierre-Joseph Proudhon: Proudhon et l'anarchie. À la Fiap Jean Monnet, 30, rue Cabanis. Entrée libre et gratuite. Possibilité de repas sur place.



Samedi après-midi vers 17h30, une centaine de personnes s'est réunie sur le Marché aux fleurs, près de la Préfecture à Paris. Ils ont chanté deux fois la chanson Hécatombe de Georges Brassens, avant qu'un paquet de policiers n'interviennent et tente de refouler les gens vers le métro Cité.

À l'heure où nous bouclons, un camarade du groupe Kropotkine est toujours retenu par la Police.

Photos : Daniel Maunoury.